
Chroniques

numéro 15
mars 1976

PR
89

Langue et lutte de classes

...ue, maîtrisée comme moyen de communication — ce qui suppose une maîtrise minimale des structures linguistiques — est un instrument important pour faire avancer le travail révolutionnaire.

Les enjeux du front commun

Le Front commun risque d'être l'événement syndical dont les effets politiques seront les plus déterminants au Québec en 1976.

Le mythe du Dr Welby

Une série qui masque soigneusement les enjeux politiques de la science.

Sur papier et Luminescence

Deux expositions de jeunes producteurs étudiants en arts plastiques à l'UQAM.

41
4-17-8

SC

LIG

ED

DE

CH

NY

PER
C-89
/s

sommaire numéro 15 mars 1976

LIGNE OUVERTE	2
EDITORIAL	4
Langue et lutte de classes	
DEBAT(S)	14
Pour un usage dialectique de la notion de besoin par Laurent-Michel Vacher	
CHRONIQUES	
Pour un enseignement vivant et progressiste du théâtre par Thérèse Arbic	25
Si elle se mettait à parler par Madeleine Gagnon	33
La poésie en 1975 par Philippe Haeck	39
Le mythe du Dr. Welby par André Morf	53
Les enjeux du Front commun par Jean-Marc Piotte	60
Le Socialisme est difficile au R.C.M. par Céline Saint-Pierre	70
Papier sur papier par Marcel Saint-Pierre.	79
INFORMATIONS	89

ligne ouverte

Au collectif de production,

Je connais assez bien votre revue pour avoir lu plus de la moitié des numéros parus. Votre numéro 13, dans son éditorial **Bilan et perspectives**, disait: «Les étudiants, qui ont subi depuis quelques années un évident processus de prolétarianisation relative, sont un public que nous aimerions rejoindre» pour, c'est moi qui conclus, les mettre en garde contre la contre-culture et le défaitisme... Entreprise louable tant ces deux choses existent parmi nous. Mais je suis étudiant et je sais qu'il s'agit plus souvent de scepticisme que de défaitisme. Nous voulons pour la majorité changer les rapports sociaux, mais la manière ne nous est pas évidente, pas plus que les nouveaux rapports à établir. Aussi, si vous voulez nous intéresser, faudrait-il parler plus concrètement et plus simplement des moyens que vous préconisez, en dehors du travail idéologique, car ce sont eux seuls qui pourraient nous laisser deviner, tout au moins pressentir, la fin que vous envisagez consciemment ou inconsciemment... Par exemple: vous vous réclamez du communisme, mais de Moscou à Cuba, en passant par la Sorbonne, ce mot a tant de sens qu'il est difficile de savoir ce que vous entendez exactement par lui... Libertaire ou autoritaire? Hiérarchique ou autogestionnaire?... (Et s'il vous plaît, cessez de servir la tarte maoïste du centralisme démocratique: on ne peut-être à la fois Maître et frère!...) Bref, qu'entendez-vous par: —Révolution — Parti — Dictature du prolétariat — Communisme? Car, malgré les «péchés» libéraux que vous reproche «dogmatiquement» Stratégie, nous sentons, chez vous comme chez tous les marxistes, une forte tendance à l'auto-(critique)-gratification, à l'autoritarisme et, quant aux étudiants, au paternalisme.

Nous ne voulons plus de Père, qu'il soit de droite ou de gauche.

Paul Levasseur
CEGEP du Vieux-Montréal

Un seul lecteur a-t-il compris les sous-titres dans l'entretien avec Volker Schlöndorff, dans «Chroniques» 14, février 1976?

Il s'agit d'indications écrites à la main, sur le manuscrit dactylographié de l'entretien, relatives à des «inserts» que je voulais disposer à tel et tel endroits — ainsi la biofilmographie de Volker Schlöndorff, que je demandais qu'on place avant l'entretien, que le lecteur sache un peu avec qui nous parlions.

Le titre de la dernière information — que devaient illustrer quatre enveloppes de disques, à l'A.P.L.Q. depuis le mois de décembre —, page 94, était «**2 ou 3 choses que je sais d'elles 4**».

Je ne pus faire les inserts pour l'entretien avec Schlöndorff ni corriger d'épreuves (qui comptera combien il y a de fautes?), étant à l'hôpital. J'en sais qui vont bien rire. Moi pas.

Patrick Straram le Bison ravi.

NOTE:

Patrick Straram vient de quitter le collectif de **Chroniques** pour des raisons politiques et des raisons de santé. Il s'en expliquait dans un texte de 40 pages et quelque 12 illustrations que les membres du Collectif lui demandaient de couper de moitié, vu les contraintes matérielles de la revue, ce à quoi notre camarade ne put se résoudre. Peut-être s'en expliquera-t-il un jour, auprès de nos lecteurs, dans un autre texte? Malgré son départ du collectif, Patrick Straram compte bien nous fournir occasionnellement des textes et illustrations, sur la musique surtout: nous ne pouvons que nous en réjouir.

Le Collectif

Langue et lutte de classes

Depuis le troisième numéro de **CHRONIQUES**, la question linguistique au Québec a été abordée par quelques-uns et quelques-unes des membres de la revue (1); en plus deux textes nous sont parvenus de l'extérieur (2). Le collectif de production croit maintenant nécessaire de faire une synthèse de ce qu'il a défendu et d'articuler d'une façon collective une position qui s'est définie au cours du débat: la langue, maîtrisée comme moyen de communication et de connaissance — ce qui suppose une maîtrise minimale des structures linguistiques — est un instrument important pour faire avancer le travail révolutionnaire. Et cet outil n'est pas un cadeau du ciel. La compétence linguistique des individus est fort variable selon leur origine sociale et leur appartenance de classe, la question linguistique est donc intimement liée à la lutte des classes.

1- Les textes sont ceux de Léandre Bergeron: «Pour une langue québécoise», nos 3 et 6 / 7, «De l'attitude cocon chez certains québécois», no 4; ceux de Madeleine Gagnon, «Notes critiques sur «le drame de l'enseignement du français II», no 8 / 9, «Sur-la langue», no 12; celui de Philippe Haeck, «Parler québécois et écrire en québécois», no 11; celui de Jean-Marc Pottie, «Deux notes sur la langue», no 5; celui de Céline Saint-Pierre, «Notes critiques sur «le drame de l'enseignement du français I, no 8 / 9; celui de Laurent-Michel Vacher, «Magie du verbe ou politique de la langue», no 10.

2- De Noël Audet, «Pour la langue», no 8 / 9; de Nicole Bédard et André Beaudet, «Intervenir dans la langue», no 8 / 9.

Quelques positions sur la langue

Après la loi 22, il semble bien que nos politiciens, heureux d'avoir retrouvé leur bonne conscience et d'avoir accumulé quelque capital politique, se soient refermés les yeux, béats d'avoir consacré légalement sur le plan linguistique leur domination et leurs privilèges de classe. A quelques occasions, ils sortent de l'ombre, s'affolent, chuchotent, se scandalisent, clament en litanie: notre langue s'en va chez le diable, n'est-elle pas pourtant la plus belle langue du monde, n'avons-nous pas été un peuple élu?. Ils pointent du doigt, méprisants, répressifs, trouvent des coupables: ces méchants révolutionnaires infiltrés dans les écoles; ça y est, la chasse aux sorcières est commencée.

De son côté, la petite bourgeoisie nationaliste a l'impression de s'être fait passer un sapin, d'avoir été volée, d'avoir perdu son cheval de bataille et son cri de ralliement. S'il est vrai que dans le passé la question linguistique a servi de facteur pour identifier «une pensée et une culture québécoises», il est vrai aussi qu'elle a servi à de nombreux camouflages; son brouillage politique et idéologique a semé de nombreuses confusions. Une grande majorité des Québécois n'est pas encore parvenue à se reconnaître dans cette identité, cette majorité n'en a pas les moyens et peut-être aussi que l'image qu'on lui en donne ne correspond pas à la réalité qu'elle vit quotidiennement.

Un des principaux brouillages entretenu depuis longtemps par la petite bourgeoisie nationaliste et repris depuis peu par le gouvernement en place (3) est l'association mécaniste entre la langue et la culture: la langue à elle seule suffirait à garantir la souveraineté culturelle des Québécois et à assurer leur survie comme nation. Une telle adéquation donne l'impression que la langue existe sans aucune contradiction, elle laisse croire que la culture et la maîtrise de la langue sont la même

3- Même s'il faut leur reconnaître des différences dans l'élaboration d'une politique de la langue (unilinguisme pour le parti québécois, politique de bilinguisme pour le parti libéral malgré le statut de la langue française comme langue officielle au Québec) et dans les mécanismes de mise en application et de contrôle de cette politique, le principe de base est le même: la langue constitue «un patrimoine national» qu'il faut préserver au nom d'une identité culturelle qui ne tient pas compte des conditions réelles d'existence du peuple québécois.

pour tous, bref une telle position nivelle les différences de classe. C'est justement un exemple où la langue est utilisée à des fins de protéger et de masquer les intérêts et les privilèges de la bourgeoisie. Celle-ci tente de rendre institutionnel non pas un code linguistique (il l'est déjà) mais son idéologie sur la langue et sur la culture qui déplace le rôle dynamique de celles-ci dans l'Histoire, leur fonctionnement et leurs enjeux dans la lutte des classes. Or la langue et la culture sont deux choses différentes. Dans une société divisée en classes, la langue sert la culture bourgeoise mais elle peut servir aussi à l'avènement d'une culture prolétarienne et d'une société communiste. Dans la pratique, l'utilisation de la langue, son accessibilité, sa maîtrise sont d'abord déterminées par l'histoire des conditions sociales (économiques, politiques et idéologiques) d'un groupe donné. La position souverainiste qui soutient un rapport mécaniste entre la langue et la culture ne donne à comprendre qu'un reflet idéaliste et partiel de la langue comme bien commun à tous, elle repose sur une définition abstraite et non pratique de la langue et occulte ainsi les contradictions au sein du peuple.

Une grande confusion a conduit aussi les enseignants à des débats stériles — sans cesse la question est remise à l'ordre du jour — et beaucoup d'entre eux se demandent toujours quoi faire. Il y a ceux qui se réfugient dans la linguistique normative et qui oublient qu'une norme n'est ni immuable ni neutre politiquement, ils pénalisent les étudiants et pratiquent ainsi une forme de sélection sociale; il y a ceux qui pensent que l'écriture, une des pratiques de la langue, est dépassée par toutes les communications audiovisuelles (mais dépassée pour qui et pour quoi?) et qui font par conséquent de moins en moins lire et de moins en moins écrire; c'est justement une attitude que le gouvernement a encouragée en instaurant le programme cadre du français au niveau secondaire; il y a ceux qui ne font rien sous prétexte qu'ils ne peuvent rien faire et que la langue est ce qu'elle est, en silence ils attendent on ne sait trop quel miracle; d'autres de plus en plus nombreux comprennent que l'inégalité dans la maîtrise du code linguistique est étroitement liée à l'inégalité des conditions socio-économiques, ils sont conscients du processus de sélection qui explique que les élèves issus du prolétariat sont majoritairement classés dans des groupes allégés ou faibles où il n'est pas question d'acquérir une maîtrise de ce code linguistique, ils

voient bien que ce n'est pas la jeunesse qui rejette la langue sous prétexte qu'elle est bourgeoise — il faudrait pour cela qu'elle ait au moins développé une conscience de classe — mais qu'au contraire on l'empêche d'y accéder. Ces derniers travaillent à l'avènement d'une société communiste où les conditions nécessaires à l'apprentissage et à la maîtrise de la langue seront égales pour tous.

Contradiction de la langue

La langue est un instrument de communication et de connaissance. En tant que tel, comme les moyens de production au niveau économique, elle est neutre et maintient une sorte d'indifférence pour les classes sociales. C'est ce qui explique que Marx a pu écrire LE CAPITAL, un livre qui remettait en question la bourgeoisie, en utilisant la langue allemande telle que codifiée par la bourgeoisie de son temps. C'est pourquoi il serait faux de croire que la langue a été créée uniquement par telle ou telle classe au sein d'une société donnée: «elle l'est par toute la marche de l'histoire de la société et de l'histoire des bases (4) au cours des siècles. Elle n'est pas l'oeuvre d'une classe quelconque, mais de toute la société, de toutes les classes de la société, des efforts accomplis par des centaines de générations. Elle est créée pour donner satisfaction aux besoins non pas d'une classe quelconque mais de toute la société, de toutes les classes de la société. C'est pour cette raison précisément qu'elle est créée en tant que langue du peuple tout entier, unique pour la société et commune à tous les membres de la société» (5).

La langue est aussi un instrument de classe, elle n'est donc que relativement neutre: c'est l'aspect secondaire de la contradiction. La classe dominante, propriétaire des moyens de production, est en position de force quand il s'agit de s'approprier ce moyen de communication et de connaissance; elle est aussi dominante au niveau intellectuel. Son influence est dominante dans le contenu et dans les structures linguistiques de la langue. C'est dans cette perspective

4- C'est-à-dire l'histoire du mode de production.

5- J. Staline, *Le marxisme et les problèmes de linguistique*, éd. de Pékin.

qu'il faut comprendre la répression linguistique encouragée par le formalisme bourgeois à la Beaudry. Toutefois, la bourgeoisie n'a pas la mainmise absolue sur la langue, les institutions chargées de l'élaboration et de la diffusion de la langue ne sont pas les seuls lieux où se pratique celle-ci: dans sa lutte, la classe dominée marque aussi la langue de ses distorsions idéologiques et linguistiques. Ainsi «imposer le terme «exploitation» en le substituant à celui de «misère» qui relève d'une analyse morale, faire éclater l'Homme-en-général en classes, ce sont des victoires politiques» (6).

Quelle langue?

Dans sa matérialité, la langue est faite de sons, de mots et de structures grammaticales. Compte tenu de l'aspect principal de la contradiction de la langue, compte tenu du fait que la langue évolue sur une longue période de l'Histoire, il est probable que le fonds sonore, lexical et grammatical de la langue parlée au Québec est le même que le fonds de la langue parlée en France. Reconnaître la primauté des ressemblances sur les différences n'est pas reproduire le colonialisme culturel français mais saisir notre langue et notre société dans leur histoire. Cela ne veut pas dire imposer une norme parisienne au Québec, cela ne veut pas dire faire référence à un code qui ne tienne absolument pas compte de nos particularités linguistiques, cela veut dire simplement ne pas confondre l'aspect principal de la contradiction de la langue avec ce qu'il implique historiquement et son aspect secondaire avec aussi ce qu'il implique historiquement: l'ennemi principal du peuple québécois, ce n'est pas l'impérialisme français et sa présence culturelle parmi nous, c'est l'impérialisme américain qui est en train de saborder, par le contrôle de nos appareils économiques et idéologiques, nos pratiques culturelles, notre pratique linguistique et notre appartenance à la communauté francophone. Il ne s'agit pas de «sauver le peuple et sa culture par la langue» mais de promouvoir des pratiques linguistiques susceptibles d'accélérer le processus de renversement de ceux qui oppriment le prolétariat québécois aux niveaux économiques, politique et culturel.

6- Vernier, France, *L'écriture et les textes*, éd. sociales, 1974, p. 74.

Langue et lutte de classes

L'aspect secondaire de la contradiction implique que nous reconnaissons nos particularités linguistiques. Mais celles-ci sont encore difficiles à définir. Jusqu'ici les recherches linguistiques ont fourni des résultats partiels très discutables et très discutés par les linguistes eux-mêmes. D'autres recherches sont en cours qui, espérons-le, donneront autre chose qu'une simple typologie des caractéristiques de la langue québécoise. Nous attendons d'elles plutôt une clarification de la pratique linguistique au Québec afin de comprendre à quelles lois d'évolution obéit notre langue dans son histoire. Un tel travail exige selon nous que nous saisissions ces particularités à l'intérieur de la contradiction de la langue elle-même: d'un côté, il est normal dans les lois d'évolution d'une langue que celle-ci emprunte et transforme des éléments d'une ou de plusieurs autres langues; mais d'un autre côté, il faut tenir compte des conditions dans lesquelles se font ces emprunts et ces transformations: ici, notre assujettissement à l'impérialisme américain et à la bourgeoisie canadienne anglaise et à l'état du bilinguisme. Il faut donc définir nos particularités en tenant compte au niveau linguistique des contradictions que vit le peuple québécois dans ses conditions économiques, politiques et culturelles. Seule cette plate-forme politique pourra clarifier l'état de notre langue: la franglicisation est-elle par exemple une perte ou une façon dynamique à certains niveaux d'investir notre langue?

La langue est un instrument de classe. Ceux qui ne possèdent ni ne contrôlent les moyens de production matérielle sont aussi, en grande partie, coupés de la compétence linguistique: absents de la parole et de l'écriture. Rappelons cette expérience concrète d'enseignement analysée par André Beaudet et Nicole Bédard (CHRONIQUES, no 8 / 9): l'enseignement du français est plus faible en milieu défavorisé économiquement, il se pratique sans insistance, les programmes et les exercices sont faits de telle sorte que les étudiants n'ont jamais à écrire, ils répètent des gestes mécaniques de devinettes et de perforation de cartes. C'est là empêcher les étudiants d'accéder à la langue mais c'est là d'abord les produire comme sujets de classe tout en leur refusant les moyens nécessaires pour accéder à une conscience de classe. L'expérience des cégeps est aussi

révélatrice à ce sujet. La division entre le général et le professionnel indique une fois de plus cette variabilité dans la maîtrise de la langue. Fait de hasard, diront nos politiciens. Pourtant l'origine sociale des étudiants fournit encore une explication à cette inégalité dans l'accessibilité des moyens d'acquisition de la langue et de sa maîtrise. Les étudiants du professionnel sont majoritairement recrutés dans la classe prolétarienne, ils ont au collège des horaires surchargés qui les obligent à considérer les cours de français comme un divertissement ou un luxe culturel qu'ils n'ont pas les moyens de s'offrir. (7)

Mais il n'y a pas que les étudiants, il y a aussi les travailleurs qui, confrontés quotidiennement à leur exploitation par la classe possédante, n'ont pas, à cause de leur faible scolarisation, dépassé l'apprentissage linguistique transmis par la famille et le milieu immédiat. Leur langue est donc plus facilement soumise à la pénétration de l'anglais dans l'organisation technique et sociale du travail. Sous prétexte qu'ils parlent mal, on leur refuse la parole mais ils la prennent de plus en plus, ils luttent, ils comprennent de plus en plus qu'ils ne pourront travailler dans leur langue qu'au moment où ils auront fait disparaître toutes formes d'exploitation capitaliste. L'unilinguisme au Québec est une politique que nous appuyons pour autant que celle-ci s'insère dans un combat d'ensemble du peuple québécois dans sa lutte de libération économique, politique et culturelle. Dans cette perspective, l'école primaire et secondaire devient un lieu important d'acquisition et de maîtrise de la langue et aussi de prise de conscience de la nécessité pour un peuple de pouvoir produire son histoire dans la langue qui est sienne. Les enseignants se doivent donc de lier dans leur travail auprès des étudiants l'apprentissage du code linguistique à celui de la langue comme niveau de production de l'histoire de notre peuple. Leur rôle n'est pas d'imposer une norme coercitive mais de travailler la langue, celle qui se parle et s'écrit, à travers un travail politique, afin que la résistance passive des étudiants soit transformée en une résistance active où leurs paroles et leurs écritures pourront s'inscrire dans le travail révolutionnaire.

7- Sur les études pertinentes à ce sujet: **Le Manuel de la CEQ; Langue et lutte de classes**, éd. québécoises; C. Beaudelot et R. Establet, **L'Ecole capitaliste en France**, Maspéro.

Un travail à faire

La langue qui se parle et s'écrit n'est pas réductible à une simple question de code linguistique, elle se parle et s'écrit en actualisant des contenus idéologiques. La langue recoupe donc un domaine plus vaste: le langage où l'idéologie prend place pour le sujet. Or l'apprentissage et l'appropriation du langage se font par reconnaissance du langage d'un autre et par reconnaissance de l'autorité de cet autre: l'enfant par exemple s'approprie le langage en reconnaissant celui de ses parents. Et ce langage est un produit social. L'analyse de l'aspect secondaire de la contradiction de la langue repose sur ce rapport à l'autre. Dans une société divisée en classes, cet autre qui domine et qui impose son discours est bourgeois. Le sujet qui s'approprie le langage s'approprie donc en même temps une Histoire traversée par les idéologies dominantes, lesquelles tracent tous ses rapports symboliques au monde.

Ce procès de la reconnaissance se fait pour la majorité des sujets parlants sur le mode de la méconnaissance: inconsciemment, les individus sont assujettis au monde par une série de contraintes et d'interdits (familiaux, religieux, moraux, économiques) qui les structurent non plus comme des individus libres et isolés mais comme sujets d'une classe d'un sexe, d'une famille et d'une place en cette famille. Par exemple l'individu sexuel mâle apprend à se vivre dans un rapport de domination. Nous parlons de méconnaissance parce que, dans ce procès qui est historique les contraintes et les interdits sont présentés comme des exigences de l'ordre «naturel des choses».

Dans une perspective dialectique de lutte de classes, la sortie du procès de la reconnaissance à l'ordre bourgeois, c'est-à-dire le passage de l'inconscience à la conscience historique, est indispensable aux sujets prolétaires. Sorties des censures, des interdictions. Cette sortie exige une déconstruction des modèles bourgeois à tous les niveaux d'assujettissement des sujets: économiques, politiques, culturels, sexuels; elle est nécessaire pour que la classe prolétarienne puisse se réapproprier des modèles nouveaux, collectifs d'échange et de partage. Or la déconstruction suppose une connaissance du fonctionnement de l'idéologie bourgeoise, une connaissance de ses lois d'organisation. Et l'on sait que le prolétaire, de par sa

formation et la place qu'il occupe dans le procès de production en est exclu; ensuite la réappropriation des modèles nouveaux suppose un contrôle des appareils économiques, politiques et culturels, ce dont le prolétaire est aussi coupé.

Si l'enjeu principal de la lutte prolétarienne est la prise en main des appareils économiques et politiques, il ne faut pas oublier l'importance du développement de la conscience de classe prolétarienne dans cette lutte. C'est le rôle de tous les intellectuels progressistes de montrer comment le politique passe par l'idéologique contrôlé par la bourgeoisie dans des sujets parlants pour que ceux-ci voient comment le politique est parlé à travers eux. Sans pour autant négliger le travail sur le code linguistique (un outil nécessaire à la déconstruction et à la réappropriation de modèles nouveaux), les intellectuels, où qu'ils soient, à l'école, dans les mass media, dans les cliniques communautaires, dans les hôpitaux ou dans les bureaux de consultation doivent tout mettre en oeuvre pour décloisonner leur savoir, leur science ou leur culture, afin d'assurer de plus en plus au prolétaire les conditions matérielles à l'avènement d'une société communiste.

Le Collectif / par R.J.

Mise au point

Une erreur s'est glissée à la fin du **Manifeste pour un théâtre au service du peuple** publié dans notre dernier numéro de **Chroniques** (Février 1976). Le Comité exécutif ainsi que les troupes **Le Théâtre des Cuisines**, **le Théâtre en Vrac** et **le Théâtre Communautaire** ont de fait démissionné de l'A.Q.J.T. mais n'ont pas signé le Manifeste. Leurs désaccords se situaient au niveau des termes utilisés dans le Manifeste ainsi que des raisons invoquées par **Le Théâtre Euh!**, **Les Gens d'en bas**, **La Gaboche**, **Le Tic Tac Boom** et **le Comité de direction**, signataires du Manifeste, pour démissionner de l'A.Q.J.T. Par ailleurs, le Comité exécutif démissionnaire nous informe que les membres du Comité de direction, signataires du Manifeste, sont demeurés en fonction jusqu'à l'annonce de leurs démissions au cours du 18e Congrès de l'A.Q.J.T. Cette information contredit les témoignages de personnes présentes au dernier Congrès de qui nous tenions nos renseignements.

T.A.

débat(s)

Pour un usage dialectique de la notion de besoin

Est-il souhaitable et justifié d'exclure la notion de «besoin» de nos analyses et de nos débats sociaux et politiques? A cette question, soulevée par **Chroniques** à l'occasion des articles de Céline Saint-Pierre, je voudrais proposer ici de répondre par la négative et mettre de l'avant l'opinion qu'il faudrait plutôt procéder: 1) à la liquidation critique des conceptions idéalistes de cette notion; 2) à sa dialectisation dans la perspective de la théorie marxiste de la société.

A défaut de science

Dans l'état actuel des sciences humaines et de l'étude des faits sociaux et économiques, il me paraît en effet à craindre qu'on ne puisse purement et simplement se passer de la notion de besoin sans se retrouver devant un vide malaisé à combler. Si nos connaissances et, surtout, la construction de théories hautement structurées en termes conceptuels permettaient de rendre compte, par exemple de façon mathématisée, des diverses variables ou paramètres que recouvre pour l'instant ce mot en les inscrivant de manière opératoire dans une séquence causale, il en serait peut-être autrement et les concepts théoriques alors rigoureuse-

ment définis qui s'y substitueraient pourraient prétendre le remplacer. En attendant de voir quelles conséquences idéologiques découleraient de ce nouvel état de choses la tâche présente est d'opposer aux détournements idéalistes de la notion de besoin son inscription matérialiste dans l'analyse sociale, économique et politique. Le cas n'est pas unique. Beaucoup d'autres, comme celle de «valeur» en économique, ou même celle de «classe sociale» en sociologie (1), ont déjà fait ou font encore l'objet d'une telle lutte idéologico-théorique. Ce n'est pas parce qu'une notion est exploitée d'une manière que nous refusons par des penseurs que nous combattons, qu'il nous faut la leur abandonner.

Une fausse «donnée première»

Dans le cas des besoins, il est trop clair que beaucoup de discours, surtout chez les économistes mais aussi en sociologie ou en politique, charrient une interprétation à laquelle nous avons à opposer notre critique radicale. Ainsi, il est fréquent de voir les théoriciens de l'économie «classique» expliquer la demande solvable comme une conséquence issue des besoins, ces derniers apparaissant pour eux comme le terme ultime de l'explication, la motivation dernière de l'activité économique, une donnée invariante et objective, une propriété innée de la «nature humaine»...

On repère toujours, à l'oeuvre dans de telles conceptions, la tendance à substantifier les «besoins», qui seraient comme des forces motrices élémentaires au-delà desquelles l'explication ne saurait remonter. Marque non équivoque d'une idéologie de la «nature humaine» absolue et immuable, dont la fonction principale est en somme de justifier l'état de choses existant et d'occulter les processus de production historique réels de l'existence sociale. En ce sens, on peut bien dire avec Marc Guillaume (2) que «la notion de besoin

1- Lire par exemple l'incroyable «Que Sais-je?» sur **Les classes sociales**, qui justifierait bien l'abandon de cette notion!

2- **Le capital et son double**, Paris P.U.F., 1975, p. 13. (Malgré ses prétentions dangereuses et d'ailleurs superficielles au «dépassement du marxisme», ce livre peut à mon avis être exploité de façon critique, comme ceux de Jean Baudrillard qu'il recoupe sur l'essentiel.)

est une véritable **tache aveugle** dans la vision des économistes» et on peut dénoncer avec C. Saint-Pierre des approches comme celle de P.-H. Chombart de Lauwe et de nombreux psycho-sociologues, américains en particulier.

Le mot et l'idée

Ceci rappelé, je voudrais dans un premier temps cerner un peu mieux la teneur sémantique du mot «besoin» afin de bien mettre en présence les éléments de base utiles à l'évaluation critique d'un éventuel emploi positif de l'idée. De façon générale, «besoin» désigne l'état d'un être ou d'une chose **par rapport** soit à ce qui lui manque objectivement, soit à ce qu'il estime ou ressent subjectivement comme lui faisant défaut, **pour** atteindre ou rétablir une situation jugée nécessaire ou souhaitable. Le manque en question est implicitement mis en corrélation directe avec l'accomplissement d'actes ou avec une relation particulière à des objets ou à des biens, ces actes, objets ou biens étant considérés comme indispensables ou utiles pour atteindre la situation visée (on dit que ce sont les moyens de la satisfaction du besoin). Deux remarques se présentent déjà: d'une part «besoin» évoque un état transitoire et dynamique, un mouvement, un procès, une force et non pas une qualité statique ou un objet; d'autre part c'est une entité médiatrice qui suppose quatre autres termes entre lesquels elle établit des relations (les circonstances, ce(lui) qui a besoin, la situation visée et enfin ce qui est requis pour l'atteindre). Le mot «besoin» se situe, par sa signification lexicale même, dans une séquence du type «dans les conditions **w**, **x** a besoin de **y** pour ». «Besoin» apparaît donc comme un terme sémantiquement **relationnel**. A ce stade, on peut suggérer l'idée que la forme verbale «avoir besoin (de)» est beaucoup plus adéquate au noyau sémantique que la forme nominale «un (le) besoin», qui en serait comme une substantivation dérivée. Sans trop forcer, cette façon de voir suggère d'orienter notre soupçon généalogique vers les pièges du langage (à la manière de Nietzsche): comme si l'existence du substantif isolé «besoin» allait de pair avec la représentation statique et essentialiste des «besoins» en tant que forces mystérieuses et entités

absolues. La forme verbale, par contre, inviterait davantage à une interprétation en termes de **procès relationnel**. Si je dis: «posséder une auto est un besoin prioritaire chez les travailleurs», je fige en un état de chose «naturel» le rapport de nécessité qui lie le travailleur à l'automobile. Mais si j'affirme plutôt: «dans les conditions de vie, de travail et de transport de la société actuelle, les ouvriers ont majoritairement besoin d'une auto pour se rendre à leur travail et pour s'évader de leurs banlieues urbaines», je commence à le relativiser: au lieu d'une force donnée et autonome, j'ai un moment conditionné par une suite de déterminismes historiques concrets, un processus explicable par des enchaînements dialectiques de facteurs économiques, sociaux, psychologiques, etc. (3) Bien entendu, ce n'est pas une simple question de mots qui fait l'idéalisme ou le matérialisme, et il serait facile de m'objecter des exemples où la forme verbale est utilisée de façon mystifiante... Je crois pourtant qu'il y a là des indices à ne pas négliger.

La détermination historique des besoins

Une distinction qui revient sans cesse chez les psychologues classiques à propos des besoins est celle entre besoins élémentaires (ou primaires: faim, soif, sommeil, etc.) et besoins dérivés (ou secondaires: protection, valorisation, affection, etc.) Tous ceux qui veulent soutenir le point de vue que les besoins ont une existence objective ont tendance à faire appel aux besoins élémentaires pour appuyer leur thèse, sachant bien qu'on peut établir, par exemple, les rations de calories et de liquide nécessaires à la survie et à la santé d'un être humain. Pourtant H. Brochier a raison d'ajouter à ce propos (4): «Déjà dans ce domaine élémentaire, on voit apparaître le caractère historique des besoins: la ration alimentaire ne peut être établie uniquement en

3- J'ai déjà eu l'occasion de montrer, sur l'exemple du terme: «normal», que certaines précautions dans l'usage des mots pouvaient comporter un enjeu idéologique (cf. «Remarques sur la normalité» in *Critère*, 3 juin 73, pp. 233-45.)

4- H. Brochier, article «Besoins économiques» in *Encyclopaedia Universalis*, vol. 3, pp. 212-13. Ce court texte est une lecture à recommander sur la question, dont il présente l'état dans une optique nettement progressiste.

fonction de critères biologiques; elle est liée non seulement au lieu et au climat, mais aussi à l'histoire.» Et il nous rappelle cette remarque de Marx dans la **Critique de l'économie politique**: «La faim est la faim, mais la faim qui se satisfait de viande cuite mangée avec une fourchette et un couteau est une forme de faim différente de celle qui dévore la viande crue avec les mains, les ongles et les dents». Même à ce niveau, on ne devrait donc pas accepter l'idéologie selon laquelle les besoins seraient soit naturels, soit l'effet d'une sorte de libre choix individuel. Les choses sont encore plus claires lorsqu'on se penche sur les besoins dérivés (dits secondaires), en particulier dans les domaines économique et social (5): on ne peut ici plus rien comprendre aux divers **procès de besoin** si on les considère comme manifestations de motivations autonomes, causes premières, directes et suffisantes provoquant l'accomplissement d'actes comme l'achat d'une marchandise ou l'emploi d'un équipement collectif. On tombe alors d'une part dans l'incohérence (les besoins varient d'une façon inexplicable d'une période à l'autre, d'un quartier à l'autre, etc.), d'autre part dans une substantification pseudo-explicative et tautologique (toute conduite comportant un rapport avec un objet X est justifiée par le recours à l'entité supposée «besoin de X»).

Il n'est, dans ces conditions, pas possible de renoncer à la notion de besoin — qui dénote le moment du manque dans la dynamique des pratiques sociales —, ni de lui donner un statut explicatif propre — car ce serait ne rien expliquer du tout et occulter le processus de détermination réel. Une solution viable et constructive serait que la notion de besoin soit maintenue en tant que **construction hypothétique**, concept signalétique ou indiciel, médiatisé et dialectique, pour référer au moment intermédiaire du **manque** comme relais des contradictions socio-économiques dans la dynamique des pratiques de classe. Tout discours qui cherche à faire passer le besoin pour une force **sui generis** ou une cause autonome pourrait alors être déconstruit au nom même d'une analyse dialectique des besoins historiquement déterminés.

5- Je laisse volontairement de côté la question d'une théorie psychologique des besoins, dont un prototype classique serait à chercher par exemple chez Henry A. Murray, et qui appellerait une critique en fonction de la théorie freudienne du désir.

La reproduction de la demande

Depuis quelques années, plusieurs sociologues et théoriciens (6) ont fait porter leurs travaux sur les structures et les codes de la psychosociologie de la consommation, interprétés comme des dispositifs intermédiaires de transmission et de relance dans le fonctionnement social du marché nécessaire au capitalisme monopoliste d'Etat. Les analyses de la publicité comme génératrice de besoins dits «artificiels» n'en furent que les débuts les plus superficiels. A partir d'elles, on a tenté de démonter les processus par lesquels «la plupart des besoins exprimés par les consommateurs ont été créés, mis au point, amplifiés dans l'intérêt des producteurs, c'est-à-dire des entreprises privées (7).» Il est alors apparu à plusieurs que toute l'organisation de la quotidienneté était pour ainsi dire investie par une sorte de code de la possession, de la compétition ostentatoire et de la hiérarchie sociale, code ayant pour effet de surdéterminer les marchandises en ajoutant à leurs valeurs d'usage et d'échange une pseudo-valeur spectaculaire (d'ailleurs imaginaire).

Dans ce réseau de significations, chaque objet devient un indice différenciant et valorisé en tant que marque de prestige relatif — toujours en voie d'inflation cependant, perpétuellement déceptif, dévalué par la montée sans cesse renaissante de nouvelles cotes et modes... La «rareté» totalement artificielle de la plupart des biens dans les sociétés industrielles apparaît alors pour un effet de l'inégalité de classe, effet qui assure la reproduction de la demande (en fonction des rapports de production capitaliste et conformément aux lois du profit) par la constitution d'une représentation sociale dominante (le spectacle de la marchandise). Les biens de consommation articulent une sorte de code, qui lui-même structure et provoque la demande, laquelle consolide en retour le code, et ainsi de suite: le système des besoins se révèle finalement être issu de la représentation sociale, produit direct des rapports de production capitalistes. On peut conclure, avec H. Brochier, que «la satisfaction des besoins élémentaires une fois assurée, la forme des besoins est déterminée historiquement au terme d'une dialectique où produc-

6- Entre autres Henri Lefebvre, Jean Baudrillard, Guy Debord, Pierre Bourdieu, Michel Clouscard, Marc Guillaume.

7- H. Brochier, *art. cit.*, p. 213.

tion et consommation sont étroitement liées et où la consommation ne témoigne pas, en tout état de cause, de l'autonomie qu'elle est censée manifester. La structure des besoins à un moment donné renvoie donc à toutes les structures sociales et à toute l'histoire (8).» Nous sommes aux antipodes de l'idéologie des besoins innocents et autonomes, auxquels n'importe quel Rapport Nadeau ou Conseil du Patronat peut recourir pour justifier le **statu quo** ou les supposées «réformes» dont il se sert pour «moderniser» un peu plus le marché (et il peut aussi bien s'agir du marché des diplômes, des autoroutes, etc., que du marché commercial de la consommation privée). Au lieu de supprimer la notion de besoin et de tenter de la remplacer par la catégorie trop générale de «pratiques de classe», on cherche alors à expliquer plutôt comment les besoins ne se comprennent dialectiquement que comme **moment médiateur dans les pratiques sociales de classe telles que déterminées par le mode de production dominant.**

Une politique des besoins

Même si ce programme était rempli de façon complète, il resterait encore une étape importante à franchir. Car la majorité des interprétations comme celles que je viens d'évoquer rapidement sont à plusieurs égards unilatérales. Elles en viennent parfois à un réductivisme structuraliste qui, ayant démonté les mécanismes de la (re)production sociale des besoins par le capitalisme, conclut à une sorte d'aliénation généralisée et constitutive de la société, tous les besoins — y compris ceux des travailleurs — se voyant condamnés comme relais de ce système. C'est peut-être ici que l'exigence et le potentiel dialectique de l'analyse des besoins peuvent se manifester le plus clairement. En effet, non seulement le besoin est l'indice d'une **force** et d'un **processus**, mais il l'est dans la mesure même où il est traversé par (et inscrit dans) un système de **contradictions**. C'est précisément ce que négligent très souvent les critiques non dialectiques de la «société de consommation» lorsqu'elles concluent un peu trop vite à l'omnipotence du code spectaculaire de la marchandise.

8- H. Brochier, **art. cit.** p. 213.

Il est en effet trop facile, pour l'intellectuel muni d'une théorie critique du système, de se prononcer d'en haut sur les aliénations et les besoins des travailleurs. Il y a une autre manière d'aborder ce problème. Notant que les travailleurs semblent avoir grand besoin de leur automobile et y être très attachés, Gilbert Mury reconnaît que dans les conditions de vie actuelles, non seulement l'auto représente une nécessité pour le transport (autrement très pénible à assurer pour eux), mais qu'elle répond également à une recherche de paraître-par-ce-qu'on-possède et même, chez des hommes que les cadences et les contremaitres robotisent et infériorisent, à un désir compensatoire de puissance. Il ajoute alors: «De tels plaisirs peuvent sembler de médiocre qualité aux intellectuels et aux moralistes. Que ces messieurs pardonnent cette déception aux modestes prolétaires qui en sont la cause: on prend sa liberté et son pouvoir où on le peut. Qu'on se rassure: le besoin aveugle de vitesse peut aussi se réaliser dans la violence révolutionnaire.» Et il conclut: «Et bien entendu, ce n'est pas tellement honorable d'exister de cette façon-là. Mais s'il faut attendre que la classe ouvrière soit pure de toute influence bourgeoise pour engager une action révolutionnaire, autant dire que ce genre de combat n'a jamais été et ne sera jamais livré (9)».

Ceci est d'autant plus juste que, à l'opposé des prédictions de tous les prophètes de l'intégration du prolétariat au «système», l'expansion de la société marchande de consommation dirigée entraîne «un potentiel formidable de frustrations, de souffrances, de malheur qui rend compte de la charge énorme de tensions et de violence que recèlent les sociétés capitalistes avancées (10).» Par son action, la phase d'expansion du néo-capitalisme a modifié ou développé certains besoins particuliers: le caractère intensif et hautement mécanisé du travail, les conséquences pénibles du cadre de vie suburbain, nécessitent le recours à des marchandises et à des équipements nouveaux pour assurer la reproduction de la force de travail. «Dans les grandes concentrations urbaines, organisées en fonction de la motorisation individuelle et privées de moyens de transport collectifs efficaces, l'automobile est devenue un besoin fondamental. En

9- G. Mury *On leur fera la peau*, Ed. du Cerf, pp. 18-19.

10- Henri Weber, *Marxisme et conscience de classe*, 10 / 18, p. 363.

l'absence d'équipements et de services adéquats, l'équipement électro-ménager est devenu indispensable aux familles de salariés. (...) Dans les conditions historiques du capitalisme avancé, les besoins fondamentaux des masses exigent des moyens de satisfaction plus «riches» parce que l'environnement naturel est dégradé (11)».

Par ailleurs, le renouvellement des techniques et la mobilité de l'emploi développent des besoins de formation et d'information qui ne sont satisfaits que de façon très partielle et nettement inégalitaire selon les finalités et la logique capitaliste. Au sein de ces processus antagonistes apparaît aussi, selon les degrés de conscience et d'organisation (syndicats, comités de citoyens, associations de locataires, partis politiques, etc.) un besoin croissant de contrôle collectif et de gestion démocratique que tout dans les appareils d'Etat et dans l'idéologie dominante travaille à réfréner et à détourner.

En plus de s'avérer sur plusieurs plans inapte à répondre aux besoins qui, chez les travailleurs, correspondent à la pratique sociale qu'il engendre, le capitalisme ne peut même pas maintenir dans la période de stagflation actuelle les soupapes compensatoires qu'il avait ménagées dans sa phase d'expansion (progression relative du pouvoir d'achat, lois dites «sociales», etc.). La lutte en vue de la reconstitution du taux de profit et le coût croissant de l'accumulation capitaliste amènent la remise en question des conquêtes ouvrières des périodes précédentes. **La sphère des besoins est traversée par la contradiction entre le niveau effectif des forces de production (postérieur aux effets des innovations scientifiques et techniques de la première moitié du siècle) et les contraintes qu'impose la nature capitaliste des rapports de production et des structures sociales.** Dans la classe ouvrière même, et concurrentement avec les besoins que le système développe pour assurer sa reproduction, se font jour des besoins contraires qu'il engendre indirectement par son irrationalité, son caractère répressif — et peut-être surtout par les preuves accumulées de l'impasse que représente le but assigné par lui à la vie sociale (accroissement constant de la consommation privée de marchandises-signes sans cesse multipliées, sans cesse dévaluées, sans cesse remplacées par de nouvelles...).

11- Weber, *op. cit.*, p. 361.

En même temps, une autre des dimensions contradictoires de la dialectique des besoins provoquée par le capitalisme monopoliste avancé, c'est que le modèle de vie sociale suscite le développement de besoins collectifs alors que le modèle de production / consommation est fondamentalement centré sur la consommation privée de biens individuels. «Dans une grande agglomération industrielle, les besoins de se loger, de se nourrir, de se déplacer, d'éduquer ses enfants, de se soigner, de se cultiver, de se divertir, de laver son linge, etc. sont quotidiennement communs à des millions d'hommes. De moins en moins ces besoins peuvent être rationnellement satisfaits sur le mode individuel. De plus en plus, leur satisfaction exige la médiation d'équipements et de services collectifs. (...) Maîtres de l'investissement, les monopoles capitalistes restent sourds à cette exigence: ce qui les intéresse, ce n'est pas la satisfaction des besoins, mais la production et la réalisation de la plus-value. (...) C'est pourquoi ils s'opposent énergiquement au développement d'un mode social de satisfaction des besoins (au moyen de services et d'équipements collectifs)... Car la production en grande série de biens de consommation individuels, voués de surcroît à un prompt remplacement, est infiniment plus rentable, du point de vue de la rotation et de l'accumulation du capital que le développement des équipements collectifs (12).»

Théorie, idéologie, politique

Ces quelques réflexions n'ont, on le voit, aucune prétention à la pureté **théorique**, et je ne me battra pas pour défendre la «dignité» de **concept** de l'idée de besoin. Je reste en effet convaincu, comme je l'écrivais dans **Pamphlet sur la situation des arts au Québec**, que «le marxisme n'est pas qu'une **science** économique, sociologique ou historique, c'est aussi une **idéologie** sociale révolutionnaire qui inclut la lutte (discursive et culturelle) sous des formes toutes différentes de la «scientificité» (13).» Je n'ai donc pas voulu prétendre que la notion de besoin pouvait jouer un rôle majeur dans l'économie politique marxiste — au contraire, c'est une

12- Weber, **op. cit.**, p. 357-8.

13- p. 123.

notion à peu près inutile pour les analyses rigoureuses du mode de production. C'est seulement au niveau des analyses concrètes de la conjoncture et de la lutte idéologique et politique qu'on peut utilement y avoir recours. Elle est susceptible de rendre alors, si elle est historiquement et dialectiquement articulée, de nombreux services qu'aucun scrupule théoricien ne suffit à faire oublier.

Laurent-Michel Vacher

II- Pour un enseignement vivant et progressiste du théâtre

Bureaucrates de l'Éducation et du Théâtre

L'orientation que tente d'imposer le Ministère de l'Éducation à l'enseignement du théâtre au Cegep, par la définition des programmes, rejoint celle des troupes professionnelles largement subventionnées par l'État.

Technocrates de l'État et petite-bourgeoisie intellectuelle s'entendent pour axer l'enseignement et la représentation théâtrale sur des valeurs reconnues par la société capitaliste: création sur des bases individualistes, éflectisme culturel et formation polyvalente pour rencontrer les goûts de l'ensemble de la population ou pour adapter les étudiants au marché du travail. Tant au niveau de la formation des jeunes que de la représentation sociale par les moyens du théâtre les inégalités sociales sont passées sous silence. Les perspectives libérale et social-démocrate, même lorsqu'elles sont nationalistes, de nos bureaucrates de l'Éducation ou du Théâtre, se portent toujours garantes du système capitaliste et des valeurs idéologiques qu'il véhicule.

Une intervention éclairée

La nécessité d'une intervention éclairée au sein même des organismes d'Etat, où sont reproduites les contradictions du système capitaliste, exige à l'Ecole en particulier, de la part des enseignants militants, une compréhension du développement historique de la matière enseignée, de la place qu'elle occupe dans le procès de production, ainsi que du rôle que l'ordre bourgeois assigne à l'enseigné dans la société.

La non-intervention de certains enseignants

Certains enseignants préconisent une remise en question du rapport autoritaire maître-élèves par une non-intervention auprès des étudiants. Par ce procédé, ils espèrent que l'étudiant trouvera lui-même et «en lui» la voie d'une expression nouvelle et originale. Cette prise de position nie à la fois les conditions objectives qui aliènent les étudiants, leur manque de préparation à ce nouveau rapport, ainsi que le rapport dynamique que l'enseignant peut établir avec les étudiants, rapport dialectique où chacun apporte son bagage de connaissances et d'expériences. Mais aussi intervention politique.

Intervention dans un cours obligatoire de théâtre

Dans l'école capitaliste au Québec, au niveau collégial, comment l'enseignant-militant peut-il intervenir idéologiquement et politiquement dans un cours obligatoire tel que le théâtre?

Il importe dans un premier temps de comprendre le conditionnement des étudiants dans leur rôle de spectateurs, puis de mesurer par l'expérimentation leurs difficultés d'expression et enfin de situer les tendances

du théâtre contemporain dans leurs relations aux bouleversements sociaux.

L'étudiant-spectateur

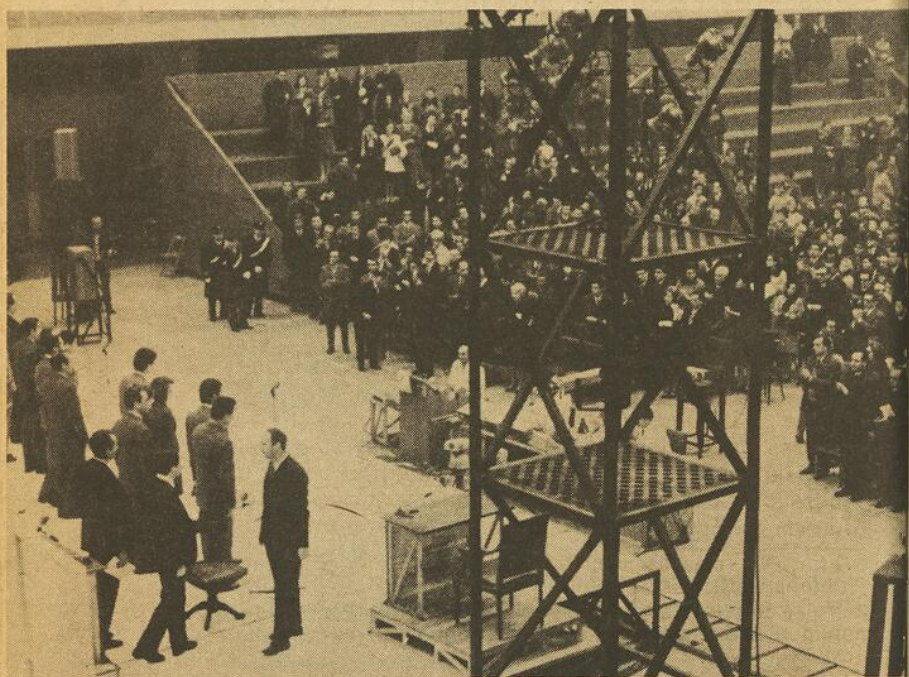
C'est comme spectateurs que les étudiants d'un cours obligatoire de théâtre au Cégep se regroupent dans un même réseau d'intérêts et ce fait constitue pour l'enseignant le principal dénominateur commun, le terrain à partir duquel il peut commencer à travailler. L'étudiant, spectateur à l'école comme à la télévision, au cinéma et, parfois, au théâtre mais aussi spectateur de discours démagogiques sur la société en général, est assujéti aux rapports de domination qu'exercent sur lui tous ceux qui détiennent les pouvoirs de la parole officielle. Parole linéaire qui défend toujours le Bien contre le Mal, qui se veut objective mais qui, en fait, se situe au sein de l'ordre établi. Cette «vérité» objective transmise par les mass-media utilise les mêmes techniques (un parallèle peut presque mécaniquement s'établir) que celles du théâtre d'identification. Un rapport prioritairement émotif entre spectateurs et acteurs provoqué par la reconnaissance d'un ordre, ou d'une éthique morale, que les forces du Mal viennent troubler, à travers un ou des personnage(s) sympathique(s) (le héros positif), portés par un récit qui trouve dans sa finalité le rétablissement du Bien contre le Mal. C'est sur ce rapport émotif, et cette incapacité de tout recul critique qu'impose toujours la vraisemblance d'un récit (confondue, bien souvent, avec la réalité) qu'il faut travailler: en démonter les mécanismes et en saisir les visées idéologiques.

De spectateurs à acteurs

Dans un deuxième temps, le passage du rôle de spectateurs à celui d'acteurs constitue l'essentiel du travail. Mais l'expérimentation des techniques d'expression s'accompagne nécessairement de commentaires théoriques et d'une mise en situation historique et

politique des différents modes d'expression. Entre la pratique et la théorie s'élabore essentiellement un cours de Théâtre qui ne dure malheureusement que quarante-cinq heures et ce dans un réseau de cours divergents et de contenus idéologiquement et politiquement souvent contradictoires.

Après un travail rapide sur les différentes techniques de détente et de concentration à partir desquelles l'étudiant prend conscience de son corps et de ses difficultés d'expression, le cours s'achemine vers l'analyse de deux approches spécifiques du théâtre contemporain: la forme dramatique et le théâtre épique. Ces deux tendances respectivement reliées à deux conceptions opposées du monde, c'est-à-dire une conception idéaliste et une conception matérialiste, s'analysent et s'expérimentent à partir du lieu théâtral, de la mise en scène, du jeu de l'acteur, de la structure des oeuvres et de l'idéologie que chacune d'elles véhicule. L'ensemble constitue l'essentiel de la représentation théâtrale dans une relation d'identification ou de distanciation avec un public.



C'est ici que l'enseignant-militant peut intervenir politiquement en établissant le rapport entre les valeurs que véhiculent le théâtre traditionnel et la remise en question sociale et politique qui traverse tout le théâtre épique tel qu'élaboré par Bertolt Brecht. Les troupes d'agitation-propagande se servent abondamment de certaines techniques de cette conception du théâtre dans leur travail spécifique de politisation des masses. D'ailleurs, à la fin de la session l'étudiant doit présenter un court spectacle sur la spécificité théâtrale, en tenant compte des questions théoriques et pratiques soulevées au cours de la session ainsi que de l'analyse des rapports sociaux dans lesquels cette matérialité théâtrale se joue.

Le Cegep, un lieu d'intervention

Cependant, dans une perspective plus large, les enseignants tiraillés entre les politiques gouvernementales, les mesquineries administratives des Cegeps, une insécurité d'emploi chronique et la menace d'une augmentation de tâche, se retrouvent dans un milieu restreint d'action si l'on considère que déjà 80% de la population étudiante abandonne l'école avant le collégial. Coupés de la classe ouvrière, pour qui l'accès au Cegep est limité (1) depuis l'école primaire par une sélection que prépare la fragmentation des élèves en enrichis, réguliers et allégés, les enseignants des Cegeps se retrouvent néanmoins dans un lieu privilégié d'action puisqu'un grand nombre d'étudiants déboucheront sur le marché du travail dès leur sortie du collégial et compte tenu du nombre grandissant d'institutions privées où sont retranchés les enfants de la bourgeoisie.

La politique économique des Cegeps s'inscrit dans celle des gouvernements: elle en est une, essentiellement, de rentabilité; la période de stagflation (2) que nous vivons a vu se réduire, graduellement, les sommes allouées à l'Éducation et aux autres mesures sociales.

1- Lire: **les classes sociales au Cegep** Claude Escande, (Editions Parti Pris).

2- Voir à ce sujet, l'éditorial de Céline St-Pierre: «Pour une école publique, laïque, démocratique et communautaire» **Chroniques** no 8/9.



L'on observe simultanément une baisse du nombre d'étudiants dans les Cégeps alors que le pourcentage de fréquentation se maintient dans les institutions privées. La réduction des budgets alloués à l'Education défavorise les étudiants fréquentant les institutions publiques et il évite à l'Etat bourgeois, dans la crise économique actuelle qu'il entretient, d'accroître le nombre de chômeurs instruits et conscients. De plus, il maintient une main-d'oeuvre apte à remplir les emplois subalternes. Encore une fois la bourgeoisie protège ses privilèges de classe. A cette baisse de la clientèle étudiante dans les Cégeps correspond une entrée de 6% de l'ensemble de la clientèle étudiante du niveau collégial (institutions privées incluses) à l'Université.

Des cours spéciaux de culture générale au professionnel

En outre, les nouvelles politiques du Ministère de l'Education et celles des administrations des Cegeps recourent en grande partie les recommandations du mémoire soumis par le Conseil du Patronat du Québec au Conseil Supérieur de l'Education en ce qui concerne les cours de culture générale: «L'étudiant du cours professionnel devrait recevoir des cours de culture générale différents de ceux dispensés au cours général et mieux adaptés aux exigences de sa carrière.» Les cours de culture générale que le Conseil du Patronat recommande sont les suivants: les relations humaines, la philosophie du travail, l'administration et la psychologie. Pour éviter la communication parfois trop politique entre les étudiants du général et du professionnel, le Conseil du Patronat propose le cloisonnement des secteurs. De ce fait, on pourra enrégimenter les étudiants du professionnel et ainsi mieux prévoir le recrutement d'une main-d'oeuvre au service de l'entreprise privée.

La tâche des enseignants militants

La tâche des enseignants-militants au Cegep se situe à plusieurs niveaux de luttes: obtenir de meilleures conditions de travail, ouvrir l'école à l'ensemble de la population et ce, jusqu'à l'Université, repenser le système pédagogique dans son ensemble en vue d'abolir la sélection dès l'école primaire et enfin, permettre une formation artistique à l'ensemble des étudiants. Mais à l'intérieur du système capitaliste ces objectifs dans leur totalité ne pourront jamais être atteints.

Pour un enseignement vivant et progressiste du théâtre, il faudra passer par une transformation radicale du système économique et politique. Pour y parvenir, un travail long, lent et patient et le regroupement de toutes les forces progressistes au Québec seront nécessaires. Il exige un travail obstiné dans tous les milieux, la formation d'une avant-garde ouvrière en vue de la mise

sur pied d'un parti ouvrier et un travail large, idéologique auprès de l'ensemble du peuple, dans les salles de cours, dans les usines, dans les syndicats, dans les comités de quartier, partout, aussi longtemps que nous n'atteindrons pas notre objectif qui est d'instaurer une société juste qui devra passer par la prise du pouvoir politique du prolétariat.

Thérèse Arbic

Si elle se mettait à parler...



La bouche entr'ouverte, la gorge déployée, elle se parle pendant que de toute évidence, personne ne l'écoute. Occupés par leur science: livres, manuscrits, discussion animée, tous trois regards pointés sur la page qui encombre cette table où son cabaret ne peut

même pas se poser. Elle est là dans l'attente et muette pour eux, cette page en trop pour elle dont le cabaret s'alourdit. Je le vois à ses épaules qui tombent, à la bouche essoufflée. Si elle allait sur cette science l'y échapper? Mais il n'en sera rien pendant des siècles, où prise encore en cette scène, en ce tableau pensé pour eux. Elle attend. Patiente, lasse et retournée au-dedans d'elle-même avec ce regard oblique qui indique bien pourquoi elle s'y trouve. Elle attend ceux dont le regard et les corps s'animent, transportés par tout ce qu'eux-mêmes y produisent, par tout ce qui d'eux-mêmes se créent, n'attendant même pas ce qu'ils savent de toutes façons venir d'elle pour les recréer. Ne la recevant ni du regard, ni de la parole et pas plus de l'espace dont pourtant elle aurait besoin pour se retirer, puisqu'à cette table de haut savoir que de sa hanche à peine elle effleure sa présence n'est ni requise ni soulignée. Se retirer au lieu d'où le plateau indique comme sien, la cuisine. Elle y apportait d'habitude, vin et poisson ou d'autres mets encore qu'on imagine. A peine retournée sur ses pas lorsqu'ils daigneront s'y pencher, verra-t-elle sur son passage, déjà à la fenêtre, un autre corps studieux penché sur le livre pendant que plus loin un vague orateur disserte sans doute sur quelque médecine qu'elle ignore, attardée qu'elle sera dans sa marche vers le refuge où ses sœurs triment, avec des enfants tout autour.

Belle encore pourtant, elle est venue somptueuse pour eux qu'elle doit servir. C'est la seule en ce lieu qui brille, dont la chair se meut et s'adresse. Elle a dû se coiffer avant de franchir leur seuil. Ses cheveux sous les dentelles et la coiffe riieuse lustrent et décorent. Le corps et les cheveux de ses trois maîtres se dissimulent sous le savoir qu'ils exposent. Ce corps désirable et pourquoi? C'est sans doute pour cette seule raison qu'elle s'y trouve encore attentive et soumise.

Si elle se mettait à parler, qu'advierait-il au juste du désir? Qu'advierait-il au sujet? Décentré, le sujet phallique. Expulsé de son socle, car elle ne l'est pas, sujet, tout juste est-elle objet du désir de l'autre. Objet-Autre, non représentée ni visible. Ils ne peuvent la lire ni la déchiffrer sur tous leurs longs manuscrits. Elle est à côté. Elle est de côté. De ce lieu de corps et de ménagerie d'où l'on ne parle pas à moins qu'elle ne se décide à ouvrir la bouche. «Mais si «l'objet» se mettait à parler? C'est dire aussi à «voir», etc. Quelle désagrégation du «sujet» s'annoncerait par là? Non pas seulement

de l'ordre de la schize entre lui et son autre son alter ego diversement spécifié, ni entre lui et l'Autre, toujours à quelque titre son Autre même s'il ne s'y retrouve pas, s'il en est débordé jusqu'à s'en / s'y barrer pour maintenir à tout le moins la puissance de promouvoir ses formes propres. Autres qui auront toujours déjà été des suppôts du même, des présuppositions du logos (du) même sans altérations dommageables de sa discursivité. Donc pas réellement autres même si l'un, le plus grand, en sa réserve, en contient peut-être la menace. D'où son hors scène? Refoulé lui aussi.» (Luce Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, les éd. de minuit, 1974, p. 167).

Quels que soient les noms dont on affuble cet «objet»: Autre, signifié barré, différence, archi-trace, de Derrida à Lacan et à tous les dé-constructeurs du logocentrisme, ils disent tous les limites de la dé-struction si elle continue de s'opérer dans et par le phallogocentrisme; ils disent d'abord l'incapacité de la nommer et le recours à la transcendance au sein de questionnements qui se proposaient justement de bannir tout transcendantal et tout idéalisme. Vouloir en finir avec toute philosophie de la re-présentation et s'y accrocher pourtant à pleines mains tellement ce qui s'y représente, même de l'ordre du signifiant et dans la chaîne, s'y voit comme Phallus, excluant de sa réflexion ce qui en garantirait la **matérialité**: le féminin. Le manque, l'ellipse, l'éclipse, c'est elle. Aucune théorie du désir ne pourra s'esquisser sans qu'elle ne le comble, «sur ce non visible, non théorisable donc, du sexe et de la jouissance de la femme» (ibid., p. 172).

(Vouloir sur toutes ces questions un discours limpide — remarque que parfois l'on m'adresse — est un besoin que parmi d'autres je ressens. Mais ces histoires qui nous sollicitent sont opaques, en grande partie pour s'être représentées dans le discours scientifique, hors de nous, sans nous, alors que pour nous la contradiction est double puisqu'il est impossible de nous inscrire dans l'histoire sans elles: «Mais comment aménager ces territoires obscurs, ces continents noirs, ces au-delà du miroir? Comment maîtriser ces diableries, fantômes mouvants de l'inconscient, quand une longue histoire vous a appris à ne chercher et ne désirer que la clarté, le bien vu des idées (fixes)? Peut-être est-ce le temps de

remettre l'accent sur la **technique**? De renoncer momentanément à la souveraineté de la pensée pour forger des **outils** qui aménageront ces ressources encore inexploitées, ces mines inexplorées. Peut-être faut-il abandonner provisoirement la contemplation sereine de son empire pour domestiquer ces forces qui pourraient, dé(sen)chainées, en faire éclater la conception même. Détour par la **stratégie**, la **tactique** et la **pratique**, du moins le temps de voir, de savoir, de s'avoir, y compris dans son décentrement» (Ibid., p. 169).

Je reviens à elle sur cette re-présentation soi-disant réaliste. Ce qui s'y parle, pour moi, comme absence, c'est tout cela qu'elle cuisine au dehors et tout ce qui se parle en elle des autres qu'elle nourrit. Suppose-t-on, par exemple, ce qu'en ce tableau les indices suggèrent: que tous les livres épars sur les fauteuils et par terre, combien de fois va-t-elle se pencher pour devoir les ranger; va-t-elle, en passant, les caresser pour qu'aux écrits un peu de corps se colle? Ou bien furtivement quand elle sera seule les ouvrir, mouvoir enfin ses yeux latéralement, apprendre ce qu'ils savent et ce dont ils discutent pour mieux surgir un jour quand elle éclatera? Elle sait très bien qu'en ce lieu, maintenant, aucun regard d'eux n'est posé sur elle: on ne mélange pas la science et le plaisir. Mais puisqu'elle en souffre — on n'a que lire aussi son visage — lorsqu'elle viendra d'elle-même à la science, ce qu'elle en mélangera de plaisirs, de jouissances! Elle pourra même y déposer le plateau sur les pages. Ce qu'elle mange, ce qu'elle boit, ce qu'elle prépare en sa cuisine, ce qu'elle jouit, ce qu'elle cache pour l'instant hors de leurs textes, viendra s'ajouter aux lignes sur les feuilles. Ce mi-sourire qu'elle conserve en est la promesse.

«Ainsi «l'objet» n'est-il pas aussi massif, et résistant, qu'on se plaît à le croire. Et sa possession par un «sujet», est-il encore vertige de sa faillite. Car là où il (se) projette un quelque chose à absorber, à prendre, à voir, à posséder... et encore un soi sur lequel se tenir debout, une place où se mirer, il a déjà affaire à une autre spécularisation. Dont le caractère retors est son inaptitude même à (le) dire ce qu'elle représente. Mettant la quête de «l'objet» en

abîme. Sans terme. Le plus amorphe quant à l'idée, le plus apparemment «chose» si l'on veut, la matière la plus opaque, (s')ouvre sur un miroir d'autant plus pur qu'il ne se connaît pas, et qu'on ne lui connaît pas, de reflets. Sinon ceux que l'homme y aura réfiéchis mais qui dans le mouvement de ce spéculum concave, pirouettant sur lui-même seront rapidement floués» (ibid., p. 166).

Il fallait bien que ce soit une femme, ici Luce Irigaray dans **Speculum**, qui vienne enfin parler le manque sur lequel s'érecte la théorie freudienne (et lacanienne) du sujet pour proposer — en décousant un à un tous les textes — ce qu'un Derrida n'avait pu concevoir dans sa grammatologie: non seulement une déconstruction du logocentrisme comme symptôme discursif mais une remontée aux causes de la discursivité de re-présentation: «occulocentrisme séculaire... questionnant un fonctionnement de l'imaginaire dominé un peu abusivement par le regard» (p. 54), projections narcissiques de ce qui se voit, se représente, se donne comme signifiant transcendantal: phallus. «Pictographie, chorégraphie, phonographie, pornographie oniriques suppléant à l'actuelle **paralysie** de qui dort encore» (p. 171): le sexe féminin. Ainsi, peut-on y découvrir clairement tout au long de son texte patient et savant — comme eux seuls jusqu'ici pouvaient en élaborer — comment, théoriquement et pratiquement, le désir comme manque-à-être renvoie à elle et toute théorie du supplément ou de la différance à cela qu'ils ne pouvaient conceptualiser sans voir: l'Autre sexe. Elle qui n'a pas accédé, dans l'histoire, à la conscience discursive, s'éveille-t-elle, sort-elle de sa paralysie séculaire que ses paroles peuvent sembler inconscientes et noires. Elle nous faut apprendre les ténèbres. L'inconscient c'est le discours de l'Autre, pour reprendre la formule lacanienne. L'inconscient c'est son discours:

«Mais l'homme ne se pose (à lui-même) que les questions auxquelles il peut déjà répondre, suffisamment muni d'instruments pour s'assimiler même le revers de son histoire. Du moins cette fois va-t-il encore en faire le pari et à quelques nouvelles armes près va-t-il de l'inconscient faire une propriété de son langage» (ibid., p. 170).

Et si ça n'était pas son revers de l'histoire, mais enfin, l'histoire à l'endroit, sur ses deux jambes. Sur sa bi-sexualité dans des rapports d'égalité, de solidarité, de tendresse entre des sexes qui (se) comprennent dans la différence. Et non plus dans l'antagonisme. Encore faut-il laisser parler l'Autre qui s'éveille.

A l'avant de la scène, dans ses habits de gentilhomme, il tient dans sa main gauche, comme pour mieux saisir et comprendre, une canne à la tête d'or. Sa tête à elle on dirait qu'elle va rompre tellement l'attente est longue pour ce qu'elle vient accomplir...

(Ce texte parle une peinture anglaise du XVIIIe siècle représentant un riche médecin dans sa bibliothèque et reproduite, avec l'histoire de ce dernier, sous le titre «MD personality», dans **MD Magazine**, AOUT 1975. La légende dit qu'il possédait 10,000 livres, des titres et une indiscutable réputation. Il possédait sans doute une femme, mais on n'en parle pas.)

Madeleine Gagnon

La poésie en 1975

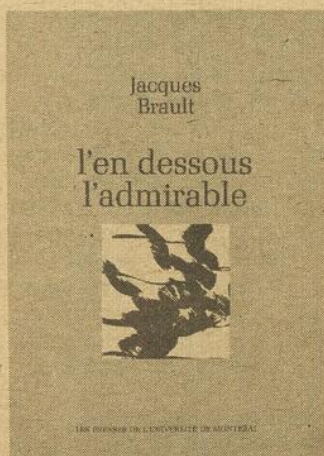
Du point de vue de la technique littéraire je retiens douze livres qui présentent des écritures différentes: **Mourir épuisé** de Yves Boisvert (Ecrits des Forges) par la force du ton parlé, **L'En dessous l'admirable** de Jacques Brault (P.U.M.) par la délicatesse du murmure, **Demain les dieux naitront** de Paul Chamberland (L'Hexagone) par le montage de citations et l'utilisation des procédés de l'affiche publicitaire, **Pirouette par hasard poésie** de François Charron (L'Aurore) par le rythme emporté, **Autour de Françoise Sagan indélébile** de Roger Des Roches (L'Aurore) par l'utilisation des citations et la pratique de l'ellipse, **La Plus belle île** de Michel Garneau (Parti Pris) par le lyrisme, **Hom storm grom** d'André Gervais (L'Aurore) par la force des jeux de mots; **Nattes** de Philippe Haeck (Les Herbes Rouges) par la brièveté de la phrase et le jeu de la ponctuation, **Tout va bien** de Philippe Haeck (L'Aurore) par l'usage du récit, **Tableaux de l'amoureuse** de Paul-Marie Lapointe (L'Hexagone) par les associations inattendues, **Rejet** de Carole Massé (éd. du Jour) par la mise en page, **Dans le blanc des yeux** de Louis Toupin (L'Hexagone) par la vitesse du rythme (1). Cela dit, reste à voir comment ces livres interviennent dans la lutte idéologique: sont-ils du côté de la

1- Les éléments relevés ne prétendent pas rendre compte totalement de l'écriture de ces recueils mais souligner à celles et ceux qui pratiquent l'écriture l'usage de techniques dont ils peuvent mesurer les effets plus facilement.

révolution, du matérialisme ou du côté de la réaction, de l'idéalisme?

Du côté de l'idéalisme

«Le matin idéologique ou féminin: ces catégories ne valent plus que pour les idéologues et nous n'étudions plus les idées puisqu'il ne reste d'elles que l'intérêt administratif de l'esprit productif de notions. La cohérence du cerveau est une taxe sur la vie du cerveau. La linéarité est une abstraction suiveuse. QUE LE CRISSE EMPORTE LA LIGNE.» (*Mourir épuise*, p. 52). Par une telle affirmation on voit bien que le «bardassage» de l'auteur, sa «dérive» face à la mer ne sont que colère qui mène au silence et à la détresse. Il faudrait demander à l'auteur qui craint les idées ce qu'il entend par «la linéarité», «les idéologues», etc. Voilà encore un poète qui croit être au-dessus des idéologies comme si sa colère ne prenait pas parti pour une espèce d'innocence de l'individu face à la société corrompue. Une telle attitude, se réfugier dans une solitude coléreuse et la proclamer belle, n'aide en rien à changer la société: la classe dominante peut se reproduire tranquillement et cela même au niveau idéologique où l'écrivain, s'il avait conscience des luttes qui s'y déroulent, pourrait inter-



MOURIR ÉPUISE

yves boisvert



venir. **Mourir épuisé** est un livre idéaliste dont il faut dénoncer l'angélisme; l'angélisme est une école de poètes qui luttent contre les idéologues: c'est le combat des anges solitaires contre les groupes de femmes et d'hommes qui agissent. Les poètes sont la plupart du temps de belles âmes qui appuient l'ordre établi en toute innocence — il devient de plus en plus difficile dans la montée actuelle des luttes de croire à cette innocence: c'est plutôt une bêtise opportuniste—.

— «Et l'espérance, collective et personnelle, gueulée à tous les vents ou tenue à la chaleur du secret, sociale et politique ou intime et amoureuse, l'espérance de lendemains meilleurs s'est démasquée: leurre, illusion, fumisterie. Le temps, celui de l'histoire aussi bien que des projets, ne nous compose que pour nous décomposer. C'est alors que dans cette espèce de **no man's land**, dans cette perfection d'inexistence, j'ai entendu le chant nu de l'indicible: un presque rien qui, justement, n'est pas rien.» (**L'en dessous l'admirable**, p. 27). L'auteur a le mérite d'être clair: il refuse l'histoire et les projets de transformation sociale (je ne suis pas marxiste) et amoureuse (je ne suis pas fouriériste). Voici donc quelqu'un qui affirme être à contre-courant de deux mouvements de pensée qui deviennent de plus en plus actifs aujourd'hui: l'idéologie communiste — nécessité de la formation théorique, étude de la théorie marxiste-léniniste, pour prendre conscience de la lutte des classes et y tenir une position juste — et l'idéologie anarchiste — nécessité de donner satisfaction à toutes les envies du moi qui devient le pivot de toute action —. Tout ça au profit d'un presque rien qui est «le chant nu de l'indicible»; l'indicible appartient à l'idéologie mystique: l'innommable, l'invisible, Dieu en somme. Ce qu'il y a de commode avec l'indicible c'est qu'il n'oblige pas à un effort de pensée, il oblige plutôt à une vacance de la pensée; il s'agit de faire le vide pour goûter «l'admirable, la saveur de chaque instant (petite éternité), contre l'en dessous, l'horreur du temps qui nous tue» (**ibid.**, p. 30). En cela l'auteur rejoint beaucoup d'autres Québécois:

Ne savez-vous pas que Jean-Noël Tremblay, cet ancien ministre de la Culture, a délaissé gloire et fortune afin de devenir ministre du culte? N'avez-vous pas vu avec quel respect notre bien-aimé premier ministre Trudeau a reçu le Maharishi Mahesh Yogi, prophète de la Méditation Transcen-

dantale? N'avez-vous pas compris le message de Jérôme Choquette quand il a déclaré qu'il participait au Renouveau Charismatique Chrétien? (*La Tête à Papino*, no 3, p. 16

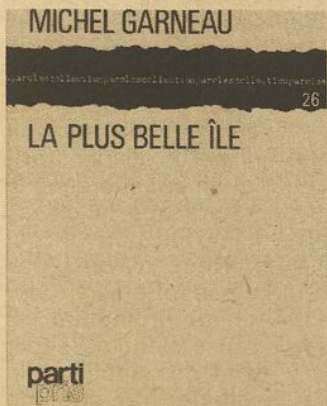
Tant qu'à entendre des chants ne serait-il pas préférable d'entendre des voix qui nous incitent à la lutte (je préfère Jeanne d'Arc aux poètes mystiques)? Mais il faut croire que les voix, les chants que nous entendons dépendent de notre formation qui nous incite à sortir de l'histoire — l'éternité — ou à rentrer dans l'histoire — la lutte.

«Chose certaine, rien à faire sans le rejet inconditionnel du pouvoir. Je ne veux plus rien savoir de la théologie révolutionnaire héritée de la première moitié du XXe siècle: tout le pouvoir au peuple, c.à.d. à nous. Je développe au maximum ma puissance, fondée sur le sentiment de la légitimité individuelle et sur le consentement loyal à la régulation associative.» (*Demain les dieux naîtront*, p. 103). Comment ne rien vouloir savoir des révolutions russe et chinoise de la première moitié du XXe siècle? Comment ne pas vouloir reconnaître ces immenses actions populaires en vue de la libération du plus grand nombre du joug d'une minorité exploiteuse? Comment pour déprécier ces actions parler de «théologie» révolutionnaire au lieu de **lutte** révolutionnaire, laisser entendre que ceux qui travaillent pour la dictature du prolétariat ne pensent qu'à leur pouvoir — s'il ne s'agissait que d'un pouvoir personnel à acquérir ne serait-il pas beaucoup plus facile de le prendre dans un régime capitaliste où la population est amorphe: voir la tête de la plupart de nos députés —? Une telle proposition vient d'un intellectualisme non pas tant sans contact avec les masses exploitées qu'avec les structures de pouvoir de l'état capitaliste aux niveaux politique, économique et culturel. S'il y a une chose certaine c'est bien qu'il faut s'emparer du pouvoir politique et pour cela former un parti ouvrier fort, composé de militants formés théoriquement et prêts à la lutte. Il est un peu simpliste de croire que la classe bourgeoise va abandonner d'elle-même un pouvoir qui lui fournit de multiples privilèges. Nous n'avons pas besoin d'intellectuels qui ne veulent pas faire servir leur puissance maximum à la dictature du prolétariat; il serait temps que les intellectuels qui croient ne servir que leur moi s'aperçoivent qu'ils sont des appuis à la classe bourgeoise. Où est la théologie: du côté de

Lénine et de Mao ou de l'auteur de **Demain les dieux naitront?**

Mais où êtes-vous donc?

«On accepte volontiers que la science-fiction soit sociologique, c'est-à-dire utopique, étude des problèmes de l'Utopie, transposition de problèmes actuels dans un décor autre, futur, ce qui élimine quelques risques, j'imagine, vis-à-vis le lecteur critique (risques économiques et politiques).» (**Autour de Françoise Sagan indélébile**, p. 77). Utopie veut dire «en aucun lieu» d'après l'étymologie; mais ce «en aucun lieu» peut être de deux natures: ou c'est un lieu qui ne sera jamais que pur dépaysement, qui sera toujours en aucun lieu (ex.: **La Faune de l'espace** de Van Vogt), ou c'est un lieu à inventer (ex.: **Le Nouveau monde amoureux** de Charles Fourier). La troisième utopie celle qui est une «transposition de problèmes actuels dans un décor autre» ne relève pas de l'utopie; c'est un travesti d'une des deux premières formes: ou le simulacre de l'utopie-à-dépayser, l'équivalent d'un somnifère, ou le simulacre de l'utopie-à-faire, l'équivalent d'une critique des mythologies présentes. Quelle utopie domine dans **Autour de Françoise Sagan indélébile**? Je dirais que c'est une utopie-travesti de la première forme; c'est dire que ce livre transposerait les problèmes actuels dans un texte apte à dépayser les lectrices et les lecteurs; apte à



dépayser car la lectrice, ou le lecteur, ne sait pas sur quel pied danser: le texte est trop glissant, il se dérobe sans cesse aux regards critiques. Disant cela je viens de dérober le texte, de lui enlever son luisant ou sa robe: et le texte nu, ma parole, a un sexe idéaliste. Il suffit pour s'en apercevoir d'arrêter son dérapage dans la volonté de ne rien dire qui indique un sens (une signification et une orientation) trop net; et quand il y a une lutte à mener nous ne pouvons nous fier sur celles et ceux qui ne se prononcent pas: les intellectuels sont trop souvent opportunistes: il faudrait commencer à leur rendre l'opportunisme difficile.

toute notre mémoire est à construire
je me suis vidé de toute nostalgie
pour dire la dure détermination
d'aller jusqu'au bout de la liberté commencée
de faire claquer le fouet du mot Québec

(La plus belle île, p. 25).

o ma plus fascinante que la mort
sans toi je serais mort et mille fois et une fois encore
et je sais comment et pour de bon
et dans le désarroi
et dans la nuit de la désunion (ibid., p. 57).

Ici les questions principales sont la question nationale et la question amoureuse, toutes deux sous le signe d'une recherche du bonheur, d'un bon appétit pour le bonheur. D'un côté cela est positif: l'enseignement religieux ici ayant trop longtemps appris à supporter le malheur quand ce n'était pas à le considérer comme une grâce; il est bon que nous disions notre droit au bonheur. Mais que ce bonheur passe exclusivement par l'identité nationale et par l'union à une femme aimée ne satisfait guère: on aimerait que soit liée à cette lutte pour l'identité nationale la lutte pour la dictature du prolétariat, que soit lié à cet amour d'une femme l'amour de femmes et d'hommes qui luttent pour les mêmes objectifs. Il faut veiller à ce que l'amour d'une femme déborde sur d'autres sinon cet amour ne transforme que soi, devient une retraite voluptueuse certes mais en même temps égoïste. Si nous pouvons considérer comme positif le ton de bonheur de ce livre il n'en va pas de même avec les sources de ce bonheur qui sont

variables seulement si elles ne sont pas exclusives:
autrement elles deviennent négatives.

belle bouche

sexe feuillu

l'été bouge.

dans mes bras (**Tableaux de l'amoureuse**, p. 48)

au-dessus des villes

des champignons de tristesse

de l'ouate un peu grise un peu rose de poussière et de
sang

tels se manifestent les hommes (**Ibid.**, p. 69).

↳ Livre décevant: l'auteur s'éloigne du monde pour
se réfugier dans le corps de celle qu'il aime ou dans une
vision détachée: voir la tristesse des hommes d'un avion
ou de la salle d'art égyptien d'un musée. Que ce bel
amour paraît une coquille confortable dans ce monde
dont l'auteur se tient loin, où à toutes fins pratiques il
est déjà mort:

en ces temps terribles

la terre me pèse

comme un mort enseveli nu

dans le cheminement de la pourriture

et le progrès des techniques

parmi la hargne des taupes

et les fourmis

je suis là

comme un mort se remplit par les pores

de la poussière même de l'espèce (**Ibid.**, p. 84).

L'auteur s'ensevelit lui-même; il a refoulé le ton
guerrier de son adolescence — lire les textes du **Vierge
incendié** — pour ne garder que le ton éluardien des
poèmes d'amour de «Solstice d'été» dans **Choix de
poèmes**. Ces **Tableaux** sont donc un tombeau; et dans
son tombeau l'auteur a raison de craindre l'action des
taupes — voir sur ces petits mammifères insectivores à

beau poil sombre la première page d'**Aurore** de Nietzsche — et des fourmis — les petits hommes et les petites femmes commencent à travailler à la révolution de plus en plus —. Qui est loin des luttes et qui n'y voit que hargnes est du côté de l'idéalisme.

Les fils du texte sont tirés

hom storm grom pique épique écho texte
sandwich de (dé)coupures d'immense démenche truelle
PLURIELLE
qu'ils veulent récu(pé)rer entre les jambes
de l'écartillerie paranoïcratique RATURE
qui marchent sur nous (**Hom storm grom**, p. 23).

L'auteur nous ayant assuré que «le sexe est le lieu principal» et que «le politique est le lieu fondamental» (p. 16) s'emploie à nous montrer son savoir-faire linguistique: voir tous les procédés qu'il utilise pour faire jouer les mots, pour les faire parler. Si on ne peut qu'admirer la technique de l'auteur, il faut aussi remarquer que sa «truelle PLURIELLE» (entendez sa plume productrice d'une écriture à plusieurs sens) au lieu de lier ensemble des pierres pour en faire un mur se plaît plutôt à enlever le mortier des murs pour montrer les pierres branlantes (entendez les mots qui peuvent prendre différents sens selon le découpage pratiqué par les artifices des jeux de mots). Si ce livre est progressiste en ce qu'il montre des artifices de la technique littéraire et en ce qu'il fouille la sexualité (il s'agit plus d'un récupérage que d'un récupérage) il laisse dans le vague ses propositions politiques qui semblent plus nationalistes que communistes.

«L'intelligence qui circule aujourd'hui est plate. Quelques-uns, en toute retraite, fabriquent des fêtes encore non ouïes. Grandes églises vides, les bâtons de réglisse s'enroulent autour du vide. Et les riches écoles abandonnées. Le peuple est ailleurs, ou dans la forêt en train d'écrire les dits de la révolution. elle, s'avance à la pointe, elle. Mourrons-nous assassiné Moïse, sur tel mont, dans les splendeurs des feuilles de l'octobre. A distance, la folie. Je vous salue maries pleines de grâces, vulves où nous retrouvons les origines en attendant que le peuple se déchaîne.» (**Nattes**, «pour la

révolution»). L'intelligence qui circule aujourd'hui est sans doute en général plate mais l'intelligence qui circule dans ce livre si elle est parfois dense — densité qui provient d'une syntaxe calculée: voir le jeu de la ponctuation, de phrases brèves qui sont parfois près de la maxime, d'une juxtaposition d'idées ou d'images qui au premier abord ne semblent guère avoir de rapport entre elles — est d'autres fois confuse ou tout simplement dans l'erreur. Comment comprendre, par exemple, les propos suivants: «Notre piqûre se reconnaît dans le refus de la description. (...) n'écrivent que ceux qui avancent les yeux bandés. Nous avons choisi l'aveuglement et il y a quelque temps que l'accusation de mensonge ne nous atteint plus: nous sommes en avant.» (*ibid.*, «femmes»)? Il faut au contraire soutenir que beaucoup de descriptions sont encore nécessaires pour déjouer l'aveuglement prôné par quelques écrivains: je pense aux syllabes de Gauvreau qui en refusant le monde de la représentation refuse d'aider les lectrices, les lecteurs à saisir plus fortement le monde à faire, aux glissements formalistes qui se plaisent à tourner autour du vide par leur refus du sens — l'oeuvre de Nicole Brossard par exemple —. Ce livre est positif par l'introduction de thèmes révolutionnaires et d'une écriture didactique qui ne néglige pas le travail stylistique; mais il est négatif parce qu'il n'est pas exempt de confusions ou d'erreurs dues au goût de l'auteur pour une écriture qui se suffirait, ce qu'il appelle par une

re
tôt

EDITEUR DU QUIN
CAROLE
MASSE

les herbes rouges

philippe hacck

nattes

18

analogie discutable «la dictature du texte». Cette dernière dictature relève de l'idéologie d'une avant-garde qui se contente de révolutions formelles: elle est donc à dénoncer.

«par **suicidaire**, mort du «soi» monologuiste, monolithique, monopolisateur, dans l'angoisse, l'incertitude, l'insécurité des structures monosémantiques éclatées, «soi» traversé des discours parallèles religieux, social, politique, épelant c'est-à-dire décomposant, nommant successivement les lettres de son inscription, de son point de fuite où s'engouffrent histoire et sujet, de son langage explosé en un non-sens (apparent) schizophrénique» (Rejet, p. 4). Ce livre défait les phrases et les mots: il étale en colonnes les mots des phrases, les lettres des mots; ou il les dispose selon des motifs habituellement géométriques. Cela oblige à lire différemment cette langue que nous croyons connaître. Cette violence de la mise en page rejoint la violence du sujet: la femme qui pour s'exprimer est forcée au délire, à briser avec le langage conventionnel qu'elle croit masculin. Livre ouvertement féministe qui aurait peut-être été encore plus efficace, plus fort s'il y avait moins eu de ruptures formelles avec le discours de la représentation — les mots servent à représenter le monde, à le rendre présent à l'esprit alors même qu'il est absent à la perception des sens; il va de soi que cette représentation linguistique présente le monde selon des codes linguistiques et rhétoriques qui s'ils sont trop bouleversés rendent la lecture difficile sinon impossible.

Ces trois livres sont matérialistes moins par leur contenu idéologique que par leurs travaux sur la langue qui sont poussés à une limite telle qu'ils sont facilement identifiables; celles et ceux qui pratiquent l'écriture ont avantage à les utiliser comme des manuels commodes d'exercices stylistiques. Il faut cependant prendre garde de les répéter sous peine de tomber dans un formalisme inutile; il faut plutôt, une fois qu'on maîtrise leurs procédés d'écriture, les utiliser d'une façon moins voyante, faire des textes qui sont plus près du discours habituel, qui ne se complaisent pas à afficher leurs ruptures. Quoiqu'il soit peut-être bon d'avertir le lecteur de temps en temps que ce qu'il lit ne tombe pas du ciel mais vient de pratiques d'écriture précises! Le travail stylistique ne doit pas être caché au lecteur mais il ne doit pas non plus constituer le thème dominant d'une oeuvre; dans nos textes il n'est pas juste dans la conjoncture actuelle de parler principale-

ment de leur fabrication: il faut parler d'abord des luttes que mènent les classes opprimées, faire des descriptions critiques du monde bourgeois.

Du côté du matérialisme

finis les châteaux dans les nuages
moi c'est à bas l'idéalisme
à bas le confusionnisme
vive la différence
soyez de l'avant
combattez (...)
j'ai dit vos pleurs ne sont pas
des pleurs mais une trahison
de la pogne sublimée
tenez cul torché je me suicide
je me fais cadencé for ever
camarade tout reflet est procès de
quelque chose alors va enquêter
ensuite tu pourras parler

(*Pirouette par hasard poésie*, p. 91-92)

Ce qui est nettement rejeté dans ce texte c'est toute la conception idéaliste de la littérature qui accorde beaucoup d'importance à la personne de l'auteur — «votre petit nombril», p. 68 —, à son isolement du monde; on place l'écriture au-dessus des femmes et des hommes, au-dessus des luttes idéologiques, et cette place supérieure qu'on lui accorde a pour résultat de rendre son travail d'écrivain inutile au plus grand nombre. Dans *Pirouette par hasard poésie* tout auteur est invité à se mêler au peuple — «bonhomme ce sont les masses qui font l'histoire et non pas ton nombril», p. 49; «camarade va parmi les masses», p. 89 —, à penser sa pratique artistique comme une intervention idéologique car «tout art est une propagande» (p. 108). Rappeler que tout art est propagande force à voir le champ culturel comme un champ de bataille idéologique; alors nos oeuvres doivent être des armes, des machines de

guerre contre l'ennemi. A titre d'exemple de la niaiserie idéaliste voici un texte de Gilles Marcotte où il croit honorer Roland Giguère :

Je me répète: quelque bonne (ou mauvaise) volonté qu'on y mette, on ne réussira jamais à faire de toi un guide, un maître, et c'est bien de cela que je te suis reconnaissant. Il n'en manque pas, aujourd'hui, des poètes qui veulent nous manipuler, nous diriger, nous dire quoi faire et quoi penser. J'en rencontrais un l'autre jour, un jeune, instruit, intelligent, et qui écrit de fort bons poèmes quand il ne se gendarme pas contre sa propre liberté; il m'a parlé de sa poésie comme d'une machine de guerre. (...) On les connaît, les gens qui se révoltent, qui protestent, qui gémissent; ce ne sont pas ceux qui font la révolte. Ta poésie n'a jamais été geignarde. La révolte, tu l'as faite — dans le seul lieu qui appartienne au poète, celui du poème. («Salut à Giguère», dans **La Barre du jour**, no 11-12-13, p. 140-141).

Tout ce texte mériterait d'être déconstruit pour montrer comment fonctionne la puante bonne conscience petite-bourgeoise — pour elle les révolutionnaires «manipulent»; il n'y a que ceux qui disent comme elle qui ne manipulent pas car ils ne veulent rien changer — ; notons seulement que Marcotte pratique le même type de logique que ce chef de parti créditiste qui recommandait aux enseignants d'enseigner, aux étudiants d'étudier: Marcotte lui demande aux poètes de rester dans «le seul lieu qui appartienne au poète, celui du poème». C'est sans doute ce qu'il entend par «sa propre liberté»! Dans le même texte Marcotte remercie Giguère de raconter des «histoires» «invraisemblables, des pas possibles» et il termine son éloge par cette affirmation: «les poètes, les vrais, sont toujours ailleurs.» On aura compris que le rêve de Marcotte est d'être l'ange gardien des poètes: que ceux-ci restent ailleurs, dans l'invraisemblable, qu'ils n'aillent surtout pas faire de leurs poèmes des machines de guerre qui participent aux luttes idéologiques.

Brusquement, au détour, l'ouvrier m'accroche, est-ce que j'oublie, mon texte s'empourpre dans la soie et le coton, sa

veste bleue indique qu'il est temps de laver
à l'eau claire nos vieilles représentations.

*

Je vous dis de ne pas vous faire voler
vos langues, de ne pas parler à tort et à
travers, «Faites des enquêtes! Et ne dites
pas de sottises!» (**Tout va bien**, p. 92).

Ce livre qui tourne autour des problèmes de la
féminité et d'une écriture révolutionnaire est intéressant
parce qu'il tente de trouver une écriture à la fois
concrète et complexe: concrète en faisant intervenir de
nombreux éléments de la vie quotidienne — l'enseigne-
ment par exemple — et complexe en mêlant la
description claire et le rapprochement inattendu. Une
telle écriture s'oppose par ses affirmations aux déroba-
des des écritures formalistes dites d'avant-garde; elle
s'y oppose encore parce qu'elle fait intervenir plusieurs
réalités alors que l'écriture formaliste s'adonne à la
dérive à partir d'une seule réalité qui est habituellement
l'activité sexuelle. **Pirouette par hasard poésie** et **Tout va
bien** sont les deux livres les plus susceptibles de donner
naissance à une poésie qui ne masque pas la révolution
à faire: ce sont des utopies-à-faire.

la république du froid nous gèlera sur nos bols de toilettes
le désir malade... le singe dans le cou...

nous rongera les veines,
seringue à rythmes... be-bop-cha-cha-cha-samba
caramba-alleluia-oubla

Le pouvoir organise déjà les futures répressions
sur la classe ouvrière, en finançant
les études sur le déterminisme, les drogues,
sur l'urbanisme, sur la vie quotidienne.

Les luttes de classe déjoueront
L'ordinateur obèse du fonctionnarisme
supposément neutre
conformisme vs histoire.

(Dans le blanc des yeux, p. 36)

Livre intéressant qui dénonce les mythologies
modernes — le «drapeau théorique», la «pipe patrioti-

que», les «lujtes ésotériques», les «trances folkloriques», la «seringue exotique», les «petits destins mielleux», le «freak dépolitisé», p. 33-34 — tout en donnant à lire quelques poèmes d'amour amusants. Amusant c'est la force et la faiblesse de ce livre; la force parce que l'auteur réussit à faire entrer sous le mode du divertissement des éléments politiques, la faiblesse parce que ces éléments sont emportés par le rythme divertissant qui peut facilement donner à penser que la lutte des classes n'est qu'une bébelle de plus dans notre monde moderne.

N.B. Je n'ai pas tenu compte dans cette revue de l'année poétique des recueils parus aux **Herbes Rouges** depuis le no 26 parce qu'ils viennent à peine d'être distribués; c'est ce qui explique l'absence des recueils suivants: **Poélitique** de Madeleine Gagnon (no 26), **Les Sables du rêve** de Thérèse Renaud (no 29), **Le Corps certain** de Roger Des Roches (no 30), **Lisse** de Marcel Labine (no 31).

**tous les réactionnaires sont des
tigres en papier mon minou
y faut leur tirer dedans
leur faire avaler chaud notre façon
d'être artiste avec un grand «a»**

PIROUETTE PAR HASARD POESIE

**Il faut que mon écriture soit la plus complexe, la
plus claire, la plus forte, la plus réelle,
capable de tout dire, pour que celles et ceux qui en
ont besoin sachent la reconnaître et s'en servir
pour travailler.**

TOUT VA BIEN

Philippe Haeck

Le mythe du Dr. Welby

Depuis plus d'un an déjà le bon Dr. Welby envahit nos écrans vendredi en début de soirée. Sourire plein de mansuétude ou sourcils froncés, il guérit devant nos yeux ses patients atteints de maladies le plus souvent très impressionnantes. Ce n'est pourtant pas sa fonction la plus importante. La pathologie du Dr. Welby déborde la physiologie. Car le malade refuse généralement de se faire soigner et le médecin doit remonter aux causes économiques, sociales, mais le plus souvent psychologiques et morales, de cette résistance. Ainsi est-il amené au fil des émissions à régler tour à tour les grands maux qui menacent l'équilibre d'une société qui s'accroche mal à sa bonne conscience (Vietnam, travailleurs agricoles, noirs, hippies-yuppies, Watergate, etc.). Des chroniques antérieures démontrent comment des émissions d'apparence inoffensive et sans conséquence comme **Rue des Pignons** (*Chroniques*, Vol. 1, no. 5), **Quelle Famille** (Vol. 1, no. 1) et **Kojak** (Vol. 1, no. 12) constituent dans leur ensemble une arme idéologique puissante dont se sert la classe capitaliste occidentale pour consolider les piliers de son ordre: la famille, la police, la libre entreprise, etc. La série, **Marcus Welby, M.D.**, provoque peut-être la colère de certains médecins et fait sourire les téléspectateurs les moins crédules. Il serait difficile pourtant de mettre en doute son efficacité idéologique. Je me limiterai dans cette chronique aux thèmes qui subissent dans la

douzaine d'émissions auxquelles je peux me référer une mystification particulièrement flagrante. Quant aux ficelles techniques, elles sont d'une banalité navrante et ne diffèrent guère de celles des émissions qui ont fait l'objet de chroniques antérieures.

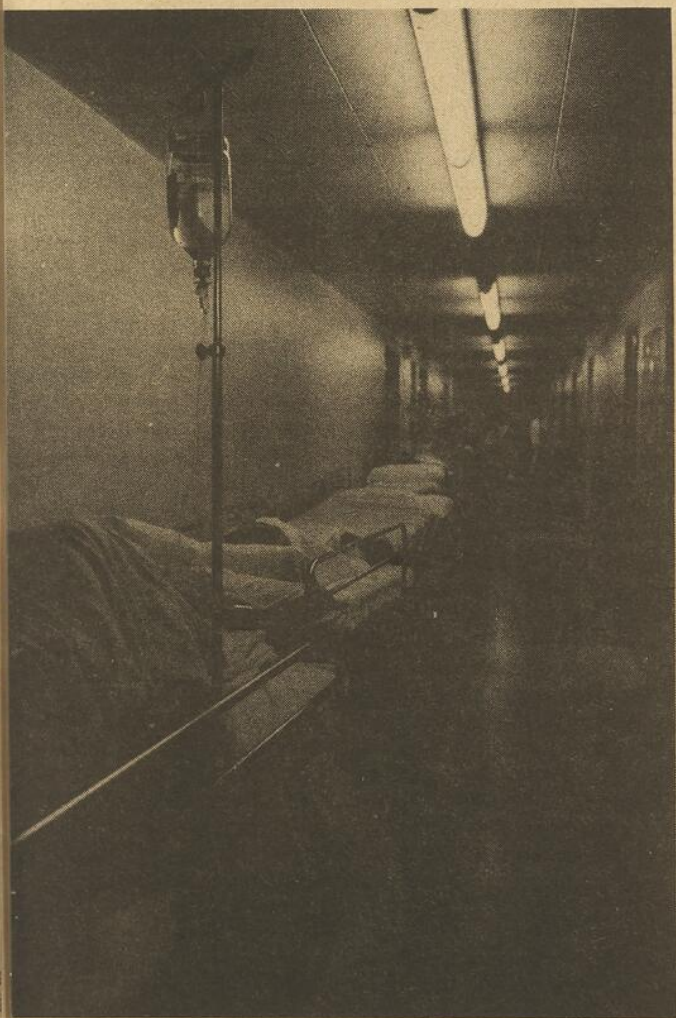
La puissance d'une science neutre

Les auteurs de la série veulent produire sur le téléspectateur une impression séduisante et rassurante de la pratique médicale. On étale d'abord la puissance de la technique à support scientifique. "Le corps humain—dit le Dr. Kiley— est le plus perfectionné des moteurs..." Il suffit de comprendre ses rouages, de disposer d'instruments de mesure et d'outils perfectionnés pour les réparer. Il y a dans ces émissions une préférence nette pour les maladies rares et graves qui se déclarent par force majeure et qui mobilisent la quinquillerie et le savoir les plus impressionnants des guérisseurs. Jamais ou très rarement de maladies à incidence socio-économique comme des accidents de travail, des maladies industrielles, des cas de malnutrition. De temps en temps, mais c'est exceptionnel, un vrai cas psychosomatique. L'impression dominante que l'on retient de la médecine est celle d'une pratique scientifique et technique close, fermée sur elle-même, car la maladie n'a ni origine, ni conséquence (la guérison est généralement assurée), ni autre signification qu'elle-même. La série masque soigneusement les enjeux politiques de la science comme le font d'ailleurs la plupart des scientifiques eux-mêmes quand il proclament la neutralité et l'objectivité de leurs recherches en faisant ainsi, à leur insu peut-être, le jeu de la classe dominante.

La pratique médicale: supercherie idéaliste

Ce qui caractérise avant tout la représentation de la pratique médicale que propage cette série c'est, au delà

des prouesses scientifiques et techniques, l'aspect humanitaire et démocratique. Pas d'attente aux urgences, pas de liste d'attente chez les spécialistes. Les patients ne se traînent pas d'un service à l'autre en quête de tests et de radiographies. Pas de dossiers, pas de numéros, pas de visages anonymes, pressés, impatientes, pas de personnel surmené. Le Dr. Welby en personne accompagne ses patients à l'hôpital. Il assiste, en compagnie du Dr. Kiley, aux examens des



spécialistes, aux interventions chirurgicales. Il est à la salle de réveil, il rassure les conjoints chez eux, il est sur place quand les patients obtiennent leur congé et il poursuit très loin des malades rétifs aux soins. Sa disponibilité tient du prodige. Or, aux Etats-Unis, les malades paient encore de leur poche les soins médicaux à moins qu'ils ne soient reconnus officiellement comme indigents. Les émissions ne parlent que très rarement de ces contingences bassement matérielles. Au contraire, tous les patients (jamais des clients), quels que soient leurs moyens financiers, sont égaux devant une médecine expéditive, ultra-compétente et, par dessus le marché, humaniste et humanitaire.

La série rend ce service de grand luxe accessible à toutes les classes sociales en occultant tout simplement les honoraires, les frais d'hospitalisation et en conférant au personnage du Dr. Welby une disponibilité qui tient du don de l'omniprésence. Bref, en dernier ressort, la vision mécaniste de la science et de la technique n'est qu'une articulation d'une représentation grossièrement idéaliste de l'ensemble des pratiques médicales amputées des contraintes matérielles conjuguées de l'espace, du temps et des facteurs socio-économiques.

Famille, promotion individuelle

A part la médecine, qui est à l'avant plan, la série **Marcus Welby M.D.** propose à une multitude de problème des solutions qui valorisent invariablement les institutions et les représentations propices au maintien de l'ordre capitaliste. Au risque de formuler des jugements d'apparence catégorique, je ne ferai qu'une synthèse rapide de ces rengaines idéologiques. La majorité des patients du Dr. Welby appartiennent, comme celui-ci, à la petite bourgeoisie traditionnelle: marchands, petits entrepreneurs, professionnels à leur compte. Il y a quelques salariés, rarement des ouvriers et de temps en temps des membres du sous-prolétariat. Alors que ces derniers connaissent des difficultés d'argent, les petits bourgeois se débattent dans des problèmes conjugaux et familiaux coupés le plus souvent, comme la pratique de la médecine, des contraintes matérielles. Les conflits entre époux ne se soldent jamais par un divorce car la série semble se

donner comme mission de sauver la famille traditionnelle. Le mari s'occupe de sa carrière et la femme élève les enfants. Le Dr. Welby résume ainsi la "réussite" d'une de ses patientes: "Vous vous êtes pas mal débrouillée: d'abord secrétaire, bibliothécaire, épouse et bientôt la maternité". L'avortement et la contraception sont hors d'ordre. La sexualité est cantonnée, au plus profond du lit conjugal.

La famille traditionnelle et répressive se vend sous pression, non seulement dans la série **Marcus Welby, M.D.**, mais dans la plupart des récits télévisés, ce qui doit nous laisser songeurs sur l'importance que semble revêtir cette institution sociale pour le maintien du mode de production capitaliste.

Comme la plupart des récits qui visent l'identification du lecteur / spectateur avec les personnages, les émissions **Marcus Welby, M.D.** déplacent systématiquement les problèmes socio-économiques sur le plan moral et psychologique. Le Dr. Welby ne connaît que deux diagnostics pour ces cas-là: le "manque de confiance en soi" et "l'orgueil". Le travailleur manuel menacé d'une cécité imminente croit ne pouvoir se recycler dans la programmation d'ordinateurs et ainsi s'assurer son indépendance économique malgré l'infirmité. "Si j'étais doué—dit-il—pour travailler sur les ordinateurs, je n'aurais jamais eu trente ans de graisse sur mes ongles". Une femme médecin pratique dans un service hospitalier où elle ne se voit confier que des tâches de routine. Elle attribue cela au sexisme de ses collègues mâles. Sous l'égide paternaliste du Dr. Welby, l'émission désamorce cette thématique. La doctoresse n'a tout simplement pas assez confiance en ses propres capacités pour commander le respect de ses collègues. D'après la série, d'être convaincu de ses capacités, et la promotion individuelle va de soi dans une société qui offre des possibilités illimitées aux individus entreprenants. Vieux mythe éculé du libéralisme américain qui veut reléguer dans l'absurde toute mention de promotion collective et, à plus forte raison, de lutte de classes.

Puisque les indigents ne peuvent accéder à ce programme de "réussite", on prononce dans leur cas l'autre diagnostic passe-partout: l'orgueil. Il faut qu'ils acceptent de l'aide et ce n'est que l'orgueil qui les en empêche. "Si vous étiez au fond d'un puits dit le Dr. Welby aux vagabonds qui le consultent, vous ne refuseriez pas la corde que l'on vous jette".

Les malades de la série sont donc des personnages à

double fonction: ils veulent guérir, mais ils s'opposent aux soins. C'est là la charnière narrative qui articule les deux volets de la thématique, la maladie physique et les maux psychologiques et moraux. Cette analogie est inscrite en filigrane dans ces émissions: comme les malades restent malades parce qu'ils ne veulent pas se soumettre aux soins, ainsi les ouvriers, noirs, chicanos et les femmes sont aux prises avec des difficultés socio-économiques parce qu'ils ne veulent pas prendre les moyens pour s'en sortir (individuellement, bien sûr). La parole du médecin conjure l'une et l'autre de ces résistances. L'optimisme factice et facile rattaché à la puissance de la technique et de la science se transfère par ce tour de passe-passe idéaliste à l'humanisme rétrograde de ce docteur "Bien-être" (Well be).

Supermédecin Instantané

Qui est-il, ce Dr. Welby? Sa prodigieuse disponibilité désintéressée en fait un personnage presque surnaturel qui, un peu à la manière des fées et des marraines des contes merveilleux, apporte du secours instantané à ceux qui en ont besoin. Son discours paternaliste lui sert de baguette magique au moyen de laquelle il résout, séance tenante, les conflits conjugaux, familiaux, psychologiques fort complexes. Il tient également de l'engeance des superman, batman etc., car c'est un redresseur anonyme de torts. Il ne se bat pas contre de méchants bandits mais contre un ennemi intérieur que l'on pourrait qualifier, dans l'optique de la série, d'un relâchement de la fibre morale de la nation. Anonyme, parce qu'il n'apparaît au spectateur qu'en tant que médecin. Il n'a ni amis (autres que ses patients et ses collègues), ni famille. Pas d'allusions à sa vie privée. Pourtant, malgré son caractère mythique, l'existence réelle d'un tel personnage paraît tout à fait possible au téléspectateur. D'abord parce que c'est un type de héros qui nous est familier: avare de ses émotions et des détails de sa vie privée, doué d'une force extraordinaire (morale dans le cas de notre docteur), peu intellectuel mais en possession d'un solide bon sens (les diagnostics intuitifs du Dr. Welby se confirment toujours). Les personnages de ce type pullulent dans les Western, les Policiers et dans les films de guerre. Le

couple viril, sans femmes, que forment, dans la série, les docteurs Kiley et Welby, aurait, selon J. Cabau (**La Prairie Perdue**, Seuil) de nombreux prédécesseurs dans la littérature américaine. Pensons également à Batman et Robin, Daniel Boone et son indien, aux deux policiers de la série **Auto-Patrouille**. Le type de personnage du Dr. Welby fait partie des ingrédients de base de la cuisine narrative américaine ce qui lui confère une vraisemblance que renforce encore le type de narration dans lequel il s'insère, car la série se veut une représentation fidèle de la réalité objective. Ainsi le mythe devient-il réalité, la télé se fait fabrique d'illusions. C'est à se demander si l'appareil idéologique—l'information— dont ce genre d'émission est le lot privilégié, n'est pas, par les valeurs bourgeoises véhiculées et l'occultation des connaissances nécessaires à la montée d'une pratique prolétarienne, tout aussi important—et nocif—que l'appareil scolaire.

André Morf



sans espoir, avec conviction

Les enjeux du Front commun

Hier, le 2 février, une tempête provoquée par des vents de près de 70 milles à l'heure a paralysé le Québec. Je ne peux plus attendre: la date d'entrée des textes étant le 6, je dois m'astreindre à rédiger mon papier sur le Front commun. Travail difficile: comment écrire un texte, qui sera lu en mars, sur un événement en cours et dont le déroulement en février demeure incertain? Pourtant, il faut prendre position, maintenant: le Front commun risque d'être l'événement syndical dont les effets politiques seront les plus déterminants au Québec en 1976 et mars sera sans doute le mois où tout se décidera.

L'intervention de l'Etat fédéral

Actuellement, chez les syndiqués, semble prévaloir le défaitisme. Devant un Etat tout puissant, que peuvent faire des syndiqués, même en Front commun? L'Etat a à son service les pouvoirs législatifs et judiciaires et peut compter sur l'appui pratiquement inconditionnel des appareils idéologiques. Le Front commun n'a plus, comme en 1972, seulement à combattre l'Etat provincial, mais aussi le véritable Etat, le central, celui d'Ottawa, l'Etat canadien.

Le Parti libéral fédéral, après avoir gagné ses élections en attaquant le programme de gel des prix et

des salaires des Conservateurs, a décidé de prendre les moyens nécessaires pour faire supporter aux travailleurs le fardeau de la crise actuelle du système capitaliste: d'une part, ce qui est moins connu et a été peu analysé, il s'attaque aux diverses mesures de bien-être social en réduisant le budget qui leur est alloué et, d'autre part, il limite l'augmentation des salaires tout en feignant contrôler la croissance des profits de l'entreprise privée. Cette politique bourgeoise de contrôle des salaires venait à point: juste après les hausses phénoménales des profits des compagnies et juste au début d'une reprise de la combativité ouvrière en vue de compenser la baisse du niveau de vie imposée aux travailleurs depuis quelques années. La grossièreté de la manoeuvre du Gouvernement n'a pas trompé les syndiqués: rarement a-t-on vu telle unanimité d'une mare à l'autre, contre les mesures Trudeau. Même les dirigeants syndicaux les plus corrompus ont dû, au moins verbalement, protester.

Au début de janvier, Trudeau lâche quelques phrases sibyllines sur la "nouvelle société". Les représentants de la bourgeoisie canadienne et de l'impérialisme américain s'alarment. Pendant deux ou trois semaines, les mass média répandront leurs cris de détresse. Ainsi, Trudeau et l'Etat qu'il représente pourront retrouver leur fausse image de neutralité: les syndicats combattent les mesures de contrôle des prix et des salaires tandis que les compagnies attaquent l'idée que ces contrôles pourraient devenir, sous une forme ou sous une autre, permanents. Trudeau fait donc d'une pierre deux coups: il peut redorer, attaqué par les deux camps, son image de grand conciliateur et peut faire avancer parmi les représentants de la bourgeoisie l'idée de la nécessaire intervention de l'Etat capitaliste dans l'économie afin d'en régulariser les cycles de développement.

Avant de présenter ses offres monétaires, le Gouvernement provincial attend qu'Ottawa dépose son projet de loi de contrôle des prix et des salaires. Fort de l'appui de l'Etat fédéral, il peut alors avancer sa politique salariale qui vise à comprimer les dépenses allouées au bien-être de la population en augmentant la tâche des employés (accroissement de la productivité) (1) sans croissance parallèle des salaires et en réduisant le plus possible les augmentations réelles de salaire (c'est-à-di-

1- Ce qui contribue à l'augmentation du chômage.

re, qui tiennent compte du taux de croissance de l'inflation).

L'intervention de l'Etat fédéral qui cherche à fixer les cadres à l'intérieur desquels doivent se négocier les salaires, voilà ce qui, dans le rapport de forces entre l'Etat provincial et le Front commun, accroît considérablement la pression du premier. Du point de vue du pouvoir, cette intervention fédérale est la caractéristique majeure du présent Front commun.

Division, répression et manipulation

Pour le reste, le gouvernement québécois utilise les mêmes vieilles tactiques qu'en 1972, comme la division syndicale. Ainsi, il présenta ses offres monétaires inégales, de façon savamment dispersée, aux différents secteurs du Front commun, certains, comme les ouvriers et les infirmières, se voyant offrir des augmentations réelles de salaires tandis que d'autres, comme les enseignants, recevant des offres qui sont inférieures aux augmentations qu'ils recevraient si le décret actuel était prolongé. Le gouvernement réussit à obtenir l'acceptation de ses propositions par le syndicat des fonctionnaires: augmentation des heures de travail / semaine; respect des normes "anti-inflationnistes" de Trudeau. Ce pattern, accepté par les fonctionnaires, est le lit de Procuste (2) dans lequel le Gouvernement veut coucher le Front commun.

Toute division syndicale est bien reçue par le Gouvernement. Que les employés de la Société des Alcools et que les professionnels du Gouvernement (ceux-ci, malgré le désaccord de leurs dirigeants syndicaux) soient en rupture de banc avec la C.S.N. sous le prétexte des cotisations au fonds de grève, que l'Alliance des infirmières fasse de même parce qu'elle se sentait mal à l'aise au sein de la Fédération des Affaires sociales, voilà qui ne peut que renforcer la partie adverse. Que la F.T.Q. soit incapable d'intégrer au Front commun les deux seuls secteurs où elle est majoritaire (les

2- Dans la mythologie grecque, Procuste était un brigand qui, après avoir dépouillé les voyageurs, les faisait étendre sur un lit de fer et leur coupait les pieds lorsqu'ils dépassaient ou les faisait étirer s'ils étaient trop courts.

employés de l'Hydro-Québec et les employés des Universités—dont le front commun inter-universitaire est d'ailleurs plus ou moins consistant) démontre bien les limites du syndicalisme d'affaire que pratique le Syndicat canadien de la Fonction publique et indique aussi que la force gouvernementale repose, entre autres, sur la division syndicale.

Le gouvernement utilise aussi la répression et la menace de lois spéciales et de décrets. Aux tactiques de harcèlement utilisées localement par les syndiqués, la partie patronale a répondu à peu près partout — ce qui démontre bien que la stratégie venait de haut — par des coupures de salaire, des suspensions et, généralement, par un durcissement à la table de négociation. De plus, le Gouvernement non seulement menace de décréter les conditions de travail par une loi spéciale, mais insiste pour affirmer que les modalités de ce décret ne seraient pas négociables et que ce décret ne contiendrait pas les clauses déjà paraphées. Après la loi 19 qui a mis fin à la grève du Front commun de 1972, après la loi 57 qui a joué le même rôle pour les employés de la C.T.C.U.M. en septembre dernier (employés dont les demandes étaient d'ailleurs similaires à celles du Front commun (3), les syndiqués du Front commun prennent au sérieux ces menaces et, malheureusement, trop d'entre eux se voient déjà écrasés avant de s'être vraiment battu.

Jusqu'ici le Gouvernement a peu utilisé les mass media. Non comme le prétendent certains parce que Oswald Parent aurait été formé à la négociation dans le secteur privé, mais parce que le Gouvernement juge plus habile une politique de silence ou de discrétion. Il cherche ainsi à épuiser l'intérêt que peuvent susciter dans l'opinion publique les déclarations syndicales: dans la mesure où les dirigeants syndicaux sont à peu près seuls à parler, dans la mesure, où le Gouvernement refuse le débat et se dissimule derrière sa politique de discrétion, les syndiqués semblent monologuer seuls dans l'hiver québécois et leurs propos, espère le Gouvernement, ne parviendront au peuple québécois que sous forme de murmures ou, pire, de gargarismes. Mais lorsque viendra le moment décisif des négociations—car il viendra—le Gouvernement pourra utiliser massivement les mass media, afin de chercher à imposer en peu de temps à l'opinion publique ébahie et séduite sa propre interprétation du conflit: l'Etat serait le garant de l'ordre

3- Par exemple, salaire minimum de \$165.00.

et du bien-être de la population et les syndiqués, des fauteurs de trouble qui veulent s'enrichir au dépend de la population ou, encore et concuremment, des naïfs manipulés par leurs dirigeants syndicaux.



Un Front commun aguerri

Les syndiqués ont aussi appris du Front commun de 1972. La conception libérale de l'Etat, même si elle prévaut encore dans les centrales syndicales et parmi les syndiqués, ne règne plus seule en maître: la compréhension de la nature de classe de l'Etat fait peu à peu son chemin. Cela se manifeste, entre autres, dans les bulletins d'information du Front commun du secteur public de la CSN qui, très clairement à partir du no 18, mettent l'accent sur la nature capitaliste de l'Etat québécois. Ainsi, à travers leurs négociations, de plus en plus de syndiqués en arrivent à comprendre que le Gouvernement de Bourassa n'est que le représentant de l'Etat bourgeois.

Le Front commun est aussi mieux organisé. La mise sur pied d'un conseil d'orientation regroupant de 600 à 700 syndiqués des trois Centrales rend possible un plus grand contrôle de la base sur les décisions à prendre. On sent très nettement dans le Front commun actuel un désir, non seulement que les syndiqués soient prêts à la bataille, mais qu'ils en comprennent bien les enjeux et la stratégie. On voit maintenant mieux l'importance déterminante que les syndiqués sachent bien la stratégie même si cela implique la possibilité plus que réelle que le Gouvernement en connaisse les munitions. C'est pourquoi la stratégie n'est plus discutée en vase clos, dans un petit comité, mais au sein même du Conseil d'orientation. C'est ce que certains nomment «stratégie ouverte».

On comprend aussi mieux l'importance de combattre le Gouvernement sur le terrain de l'opinion publique. Il faut ici souligner l'excellent travail mené par les enseignants de la C.E.Q. auprès des parents. L'utilisation du slogan «qualité de l'enseignement», slogan qui avait déjà été utilisé avec succès par le Syndicat des professeurs de l'Université du Québec lors de leur grève en 1971, s'il ne permet pas de tout expliquer, comme par exemple le rôle de l'école dans la reproduction des classes sociales, comble bien l'objectif syndical recherché: isoler le Gouvernement en montrant que ses politiques provoquent, dans le secteur de l'éducation comme ailleurs, une dégradation des services offerts à la population. Sur ce thème, qui permet de réunir les enseignants «professionnalistes» comme les «syndicalistes» et qui crée une communauté d'intérêts entre professeurs et parents, peut

se greffer les explications politiques qui permettent de comprendre pourquoi, au stade actuel de crise du système capitaliste, l'Etat doit comprimer les coûts des services sociaux. Un slogan ne peut jamais tout dire: il s'agit, comme une balle, qu'il atteigne bien l'objectif visé.

Remarquons aussi la place spéciale qu'on accorde aux demandes concernant les femmes. Tant au niveau de l'information que de l'action, on consacre une attention particulière aux demandes (congés maternité, garderies, égalité salariale entre les deux sexes) qui visent à remettre en question le rôle de l'Etat bourgeois dans la reproduction de la discrimination contre les femmes. De plus, au niveau des comités-conseils auprès des instances du Front commun, il faut noter un comité de la condition féminine à côté des comités plus traditionnels (information, stratégie,...). Cette insistance, qui à mon avis pourrait être encore beaucoup plus prononcée, ne dépend pas tellement de la publicité faite lors de l'«Année de la femme», mais beaucoup plus du travail militant effectué, sur ce sujet, à la C.E.Q. depuis quelques années.

Les enjeux

Dans un document de la CSN intitulé «Projet de stratégie du Front commun», on peut lire: «Quel est le rôle d'une grève dans le secteur public? Dans le secteur privé, la grève intervient directement au niveau économique car c'est la production et les profits des entreprises qui sont atteintes (...) Dans certains services du secteur public, la grève touche directement les entreprises au niveau de la production: l'Hydro-Québec, les transports, les communications et les postes (...) Dans les autres services du secteur public, les entreprises ne sont pas touchées à court ou à moyen terme». (4) Dans les secteurs public et privé, les objectifs visés sont fondamentalement les mêmes, ce sont des objectifs économiques: salaires, bénéfices marginaux, conditions de travail, sécurité d'emploi... Mais dans le secteur public, à cet objectif fondamental peut s'en greffer un autre, même s'il est secondaire: la qualité des services

4- CCNSP, 07-05-06, p. 17.

offerts à la population. Voilà donc une première distinction entre le secteur public et le secteur privé, au niveau syndical. Mais la distinction principale réside dans la nature du conflit: même si les objectifs recherchés sont fondamentalement similaires, la nature du conflit et son issue sont essentiellement différents: dans le secteur privé, ce sont des grèves **économiques** tandis que dans le secteur public, les conditions, la nature et l'issue du conflit — si on excepte les objectifs — font que la lutte est principalement **politique**. Dans le secteur public, la grève entraîne des économies pour l'Etat et des pertes de salaire pour les travailleurs. Ceci ne signifie pas que la grève est un instrument inefficace dans le secteur public: cela indique seulement que la grève, comme les autres moyens de lutte, ne peut y avoir un sens et une efficacité que si elle est pensée **politiquement**.

Il y a évidemment des secteurs de production qui sont sous le contrôle de l'Etat et dont l'interruption par une grève a, comme dans le secteur privé, des effets économiques. Mais comme l'employeur est l'Etat, la grève a aussi des effets politiques et doit donc être vue aussi sous cet angle. Dans l'actuel Front commun, si on excepte les travailleurs de la Société des Alcools (5), tous oeuvrent dans des secteurs économiquement improductifs, c'est-à-dire non producteurs de plus-value. L'actuel Front commun serait évidemment beaucoup plus fort s'il comprenait les travailleurs des transports, ceux des postes et ceux de l'Hydro-Québec. Mais pour diverses raisons (syndicat corporatiste ou / et juridiction non provinciale), ces travailleurs sont exclus de la présente négociation du Front commun avec le Gouvernement du Québec.

La nature de la présente confrontation entre le Front commun et l'Etat provincial est donc politique. C'est pourquoi les syndiqués doivent de plus en plus dégager les implications sociales, économiques et politiques de leurs demandes (la tâche et la qualité des services; le salaire minimum et ses effets sur les travailleurs du secteur privé) et expliquer dans quelle logique capitaliste s'inscrivent les positions du Gouvernement Bourassa, porte-parole de l'Etat bourgeois.

5- Dans la mesure où les pertes de la S.A.Q. sont compensées par le Gouvernement fédéral par le jeu de la péréquation, les grèves des employés de la S.A.Q. ne peuvent pas avoir d'effets économiques désavantageux pour l'Etat provincial. Sur ce sujet, voir l'introduction au livre **Les travailleurs contre l'Etat bourgeois** (avril et mai 1972), éd. de l'Aurore, 1975.

Dans cette confrontation, les travailleurs du secteur privé sont indirectement impliqués: il s'agit de savoir si le Gouvernement réussira, par les moyens à sa disposition et par sa démagogie, à les rallier sous sa bannière anti-syndicale ou si le Front commun grugera la base électorale du Parti libéral en gagnant la sympathie de couches de plus en plus larges de la population. Le Front commun, même s'il vise des objectifs économiques, a des effets politiques sur une scène où les travailleurs sont absents. Le Parti québécois ne peut combler cette absence: même les syndicalistes péquistes, dont l'influence est encore déterminante dans les Centrales, doivent avouer que le P.Q. n'est pas un parti des travailleurs. Le véritable débat se fait donc entre ceux qui visent la formation d'un parti révolutionnaire (les différentes tendances m.l. et le G.M.R.) et ceux qui veulent une formation politique large, ouverte et réformiste (différentes tendances trotskystes, le P.C.Q. et les sociaux-démocrates). Quelle que soit l'issue de ce débat, le Front commun, par son existence même, entraîne les syndiqués à s'interroger sur leur présente absence de la scène politique.

Le Front commun soulève aussi le problème de l'unité inter-syndicale. La C.E.Q., dans un document intitulé «Amorce aux études à faire sur les structures, les services et le financement de la C.E.Q.» (6), pose clairement la question du dépassement des Fronts communs de circonstance, toujours plus ou moins fragiles, vers une unité organique des syndiqués. L'actuel Front commun regroupe les syndiqués de plusieurs secteurs, mais repose fondamentalement sur les employés d'hôpitaux (représentés surtout par la F.A.S.) et les enseignants (représentés surtout par la C.E.Q.) qui y constituent une nette majorité. Aussi, toute fusion, qui serait inspirée par le Front commun, renvoie à un réaménagement des structures de la CSN pour faire place aux enseignants, qui y deviendraient un groupe aussi important que l'est actuellement la F.A.S. et implique que les syndiqués de la C.E.Q. acceptent d'oeuvrer au sein de structures où ils n'occuperaient pas toute la place. L'unité organique avec la F.T.Q. pose d'énormes problèmes dans la mesure où elle impliquerait l'intégration des syndicats québécois aux syndicats canadiens (ce qui est une hypothèse qui mérite discussion) mais aussi aux syndicats américains (hypothèse difficilement

6- Conseil général de la C.E.Q., A7576-CG-49.

rentable dans la mesure où on défend des objectifs anti-impérialistes, ce que les succursales des syndicats américains peuvent difficilement assumer.

Enfin, l'enjeu du Front commun, au niveau syndical, dépasse évidemment les objectifs de négociation. Une défaite du Front commun entraînerait un recul considérable pour l'ensemble du mouvement syndical. Car, ce qui est en cause, c'est le droit de négocier les salaires et les conditions de travail dans le secteur public et le secteur privé. Et si le Front commun utilise la grève générale — et on ne voit pas quel autre moyen il a à sa disposition pour contrer l'intransigeance du Gouvernement provincial — il devra être clair pour tous les syndiqués qu'ils devront être prêts à outrepasser toute loi spéciale, injonction et décret que le Gouvernement cherchera à leur imposer.

Jean—Marc Piotte

Il faut savoir distinguer ses amis de ses ennemis,
y compris parmi les dirigeants syndicaux.

Léopold Roy

Le socialisme est difficile au R.C.M.*

Dans la démarche que j'utilise ici, il ne s'agit pas pour moi de jouer au jeu des analogies dans l'histoire, mais plutôt d'en retracer le fil. Les flashes historiques, utilisés peuvent permettre de comprendre que l'histoire qui est nôtre aujourd'hui n'est pas celle d'un spontanéisme du moment et qu'il est nécessaire d'en déterrer les racines pour bien saisir comment elle se construit.

Je me propose ici non pas de faire ce travail systématiquement (ce n'est pas le lieu) mais de permettre aux lecteurs d'entrevoir certains chaînons de la trame de quelques-uns des aspects de notre histoire politique.

Août 1935: Vile Congrès de l'Internationale Communiste

Ce congrès constitue la plaque tournante de la politique des communistes envers la social-démocratie. Jusqu'à cette date, l'essentiel des attaques de l'Internationale Communiste se dirige contre la

* Rassemblement des citoyens de Montréal.

social-démocratie. Après le congrès de 1935, devant la montée du fascisme et surtout de l'hitlérisme, l'I.C. change ses positions:

"La première chose qu'il faut faire, par laquelle il est nécessaire de commencer, c'est de réaliser le front unique, d'établir l'unité d'action des ouvriers dans chaque entreprise, dans chaque rayon, dans chaque région, dans chaque pays, dans le monde entier. L'unité d'action du prolétariat à l'échelle nationale et internationale, voilà l'arme puissante qui rend la classe ouvrière capable non seulement de se défendre avec succès mais aussi de passer avec succès à la contre-offensive contre le fascisme, contre l'ennemi de classe". (1)

Au Canada, le Bureau politique du Parti Communiste canadien, tenant compte des directives de l'Internationale Communiste, propose au neuvième plénum tenu après les élections fédérales de 1935, une série de nouvelles tâches visant à développer un front unique et démocratique du peuple canadien. (2) Au Québec, plus particulièrement, le parti sous la direction de Fred Rose fait un appel aux travailleurs catholiques. Au moment de la guerre d'Espagne, à Montréal, Norman Bethune (membre du P.C.C.) met sur pied un service spécial pour la transfusion du sang et part en Espagne avec le bataillon Mackenzie-Papineau composé de 1,283 jeunes Canadiens communistes et non-communistes. Ils se joignent à la Brigade Internationale.

Dans la même période, en 1935, un nouveau parti politique s'est formé: le C.C.F. ou "Co-operative Commonwealth Federation". C'est un parti social-démocrate, similaire à ceux qui existent en Europe. La fondation de ce parti marque un moment historique important dans l'histoire politique du Canada et du Québec. Ce parti ne se définit pas comme socialiste: il combat les méfaits du capitalisme mais ne dénonce pas comme tel le système capitaliste. Poursuivant l'application des directives du VIIe Congrès de l'I.C., le Parti Communiste canadien lance un appel à l'unité et en particulier au

1- Dimitrov, Georges, **Oeuvres choisies**, Ed. Sociales, p. 58.

2- Buck, Tim, **Thirty Years, the story of the Communist Movement in Canada - 1922-1952**. On peut se procurer ce livre à la librairie «Les Nouvelles Frontières», rue Sherbrooke, coin St-Urbain.

C.C.F. Dans un discours prononcé à Toronto, au Massey Hall, en 1935, Tim Buck, au nom du comité national du parti, lance la campagne en vue des élections générales qui doivent avoir lieu cette année-là au Canada et presse le C.C.F. de former avec le P.C.C. un front uni afin d'assurer la présence d'un candidat ouvrier ou fermier dans chaque circonscription électorale. Tim Buck souhaite ce front uni au niveau électoral afin de rallier les mouvements des fermiers et des ouvriers et faire élire un gouvernement fermier-ouvrier (labor-farmer government). Par ailleurs, le Parti Communiste s'adresse directement à la direction du C.C.F. et souhaite jeter les bases d'une coopération solide et efficace.

Le Conseil National du C.C.F. rejette vigoureusement toutes propositions d'alliance électorale avec le P.C.C., se lance dans une campagne violente de propagande anti-communiste et manifeste une vive opposition au front uni contre le capitalisme monopoliste. D'après ce que rapporte Tim Buck, le C.C.F. a mis beaucoup plus d'énergies à combattre le P.C.C. qu'il en a mis à lutter contre les partis de la bourgeoisie capitaliste. Il est devenu clair pour le P.C.C. de cette période, qu'il lui fallait aussi lutter contre l'illusion que la bataille contre le capitalisme monopoliste pouvait être gagnée en se ralliant au programme politique du C.C.F. Le Parti se devait de combattre l'idéologie social-réformiste petite-bourgeoise des leaders du C.C.F.

A titre d'exemple de l'idéologie et de la politique du C.C.F., je rappelle quelques conclusions données par J.S. Woodsworth (membre de la direction du C.C.F. et représentant de l'aile droite) dans son discours prononcé à la convention de Regina: pour lui le C.C.F. n'est pas un parti de classe et il ne doit pas être soumis aux objectifs du socialisme. Il s'oppose à l'utilisation du terme "socialisme" parce qu'il renvoie à une détermination de classe sociale. A la place de ce terme, le parti C.C.F. utilise ceux de "coopération", de "planification" de "propriété publique" comme s'ils étaient des synonymes du socialisme. Par ce biais, le Parti crée l'illusion qu'il est un parti socialiste, un parti des travailleurs alors qu'il poursuit parallèlement une politique de collaboration de classe avec le gouvernement St-Laurent permettant ainsi l'implantation du capitalisme monopoliste dont l'outil principal de développement est celui de l'exploitation de la classe ouvrière canadienne.

Dans tous les pays où l'on retrouve des partis

social-démocrates, l'on retrace le même jeu politique. Dimitrov a insisté sur la responsabilité historique de la social-démocratie dans les années '30:

"Les chefs de la social-démocratie estompaient et cachait aux masses le vrai caractère de classe du fascisme, ils n'appelaient pas à la lutte contre les mesures réactionnaires de plus en plus fortes de la bourgeoisie. Ils portent la **grande responsabilité historique** du fait qu'au moment décisif de l'offensive fasciste, une partie considérable des masses travailleuses, en Allemagne et dans une série d'autres pays fascistes, n'a pas reconnu dans le fascisme le rapace financier sanguinaire, leur pire ennemi, et du fait que ces masses n'ont pas été prêtes à la riposte". (3)

Tout le poids historique de cette période, et surtout la responsabilité politique qui a été celle de la social-démocratie, me sont apparus dans toute leur concrétude lorsqu'en novembre dernier, j'assistai au Congrès des militants du R.C.M.

Novembre 1975: Ile Congrès du R.C.M.

Ce qui au congrès du R.C.M. a suscité les débats les plus vifs et a permis d'entrevoir les lignes politiques qui s'y affrontent est sans nul doute la proposition émanant du conseil exécutif:

Attendu l'analyse et le bilan précédents (4) il est résolu:

"Que le programme du R.C.M. découle d'une analyse socialiste de la ville, ce qui implique:

a) Que le mode de production capitaliste est la principale source de la crise urbaine;

3- Dimitrov, Georges, op. cit. p. 41.

4- Il est fait référence ici au rapport d'activités du conseil exécutif et au bilan politique présentés pour étude aux militants avant le Congrès.

b) Que notre stratégie d'action politique doit par conséquent s'inspirer de cette analyse socialiste de la ville;

c) Que dans les interventions publiques du parti à toutes les instances, nous lions nos revendications immédiates à cette critique socialiste de la ville".

Une ville pour NOUS



A la suite de cette proposition, sont mentionnés un certain nombre de moyens à prendre pour atteindre ces objectifs et déboucher sur une action politique cohérente avec les buts à atteindre: sessions de formation politique pour les militants afin de lier la politisation des membres à la mobilisation à la base; conduite d'actions politiques autonomes dans chaque district, tout en maintenant que le parti dans son ensemble doit mener une lutte à l'échelle de la ville. Par ailleurs, retenons que la lutte prioritaire qui est proposée pour cette année est celle du logement. Un autre point important qui a été débattu, est celui de la place principale accordée au Conseil général qui devient "le leader politique du parti, le lieu d'élaboration d'analyse, de décision et d'évaluation des actions politiques du parti".

Je ne discuserai pas tous les points du programme et du rapport d'activités mais je m'attarderai au débat suscité par la proposition I. C'est à l'occasion du débat sur cette proposition que j'ai pu effectuer ce rapprochement avec le rôle historique de la social-démocratie dans les années '30. Les arguments qui ont alimenté la majorité des interventions **contre la proposition I** peuvent se résumer ainsi:

— "Actuellement, la population montréalaise n'est pas prête à accepter ce type d'analyse socialiste;"

— Il faut aussi conserver la perspective de la lutte électorale pour éviter qu'apparaisse une troisième force sur la scène municipale;"

— "Il faut plutôt voir à appliquer le programme actuel;"

— "Il faut renverser le pouvoir par l'augmentation du nombre de nos conseillers; la meilleure lutte du R.C.M. a été celle des prix du transport. Il faut continuer à avoir des actions concrètes;"

— "Il y a d'un côté ceux qui font une analyse socialiste et de l'autre ceux qui mènent des actions pour aider les gens. Le R.C.M. n'est pas un parti, c'est un rassemblement."

Ce qui ressortait continuellement c'est l'appel à la prudence, à la modération, notamment à propos de l'utilisation du terme "socialiste" pour qualifier le programme et le parti. "Les montréalais ne sont pas prêts à endosser le socialisme": voilà le subterfuge qui cachait en fait une réelle opposition au socialisme à l'intérieur du R.C.M. et ce, pour une bonne partie des militants. L'autre argument utilisé: "l'opposition entre l'analyse et l'action", entre "ceux qui pensent et ceux qui

agissent" a souvent été utilisé pour marquer aussi une opposition au socialisme, à un programme à long terme. Un troisième type d'arguments invoqués à l'effet de "sauvegarder l'unité du R.C.M.", donc, pour cela, éviter les débats sur des questions de fond, a comme conséquence d'engager les énergies politiques sur la poursuite d'objectifs à court terme sans jamais les replacer dans le contexte socio-économique et politique où ils se situent. Si la lutte sur les conditions de logement à Montréal constitue une plateforme sur laquelle il est possible de rallier tous les citoyens touchés dans leur vie quotidienne par cette question, il est en même temps nécessaire, à mon avis, d'élaborer une analyse de la ville qui débouche sur un programme d'ensemble de transformation radicale de la ville; pour cela, il faut insérer la compréhension des problèmes du développement urbain dans celle de l'ensemble du développement économique du Québec et du Canada. Ce n'est que dans cette mise en perspective qu'il devient possible de sortir de la petite politique du cataplasme et aussi de l'impasse à plus ou moins court terme où conduit le réformisme.

Le R.C.M. un rassemblement ou un parti?

Les origines du R.C.M. font de lui un regroupement de tous les citoyens progressistes, conscients de l'urgence d'intervenir dans la redéfinition des politiques urbaines. La mobilisation autour de la politique municipale a été l'un des premiers soucis du R.C.M.

Une fois, cette mobilisation assurée, il fallait la maintenir sur une base plus solide et se donner des structures minimales pour y arriver. Par ailleurs, l'élection de 18 conseillers municipaux posa le problème du rapport entre le travail parlementaire et l'action militante dans les districts. Le rassemblement devenait un parti municipal. De quel type allait être ce parti, quelles priorités allait-on donner au travail parlementaire? Ces questions étaient posées, les réponses quant à elles, divergeaient et continuent de diverger.

Pour les uns, le travail prioritaire est celui du travail parlementaire, de la mobilisation massive des électeurs sur un programme minimal en vue du renversement le plus vite possible dans le temps du gouvernement

Drapeau. Ils préconisent donc des positions modérées, invoquent la peur du socialisme, font un appel à l'unité à tout prix des militants du R.C.M. Ils privilégient les actions à court terme, voient dans le travail d'analyse et de réflexion, un luxe, du temps perdu, un signe d'incapacité d'action. Ils ne sont cependant pas encore (ou du moins ils ne me sont pas apparus ainsi), intransigeants sur leurs positions. La preuve en est que tout en s'opposant à la proposition I de l'exécutif, ils ont réélu à l'unanimité la présidente Léa Cousineau et voté en majorité pour la réélection d'un des vices-présidents, Stephen Schecter, bien que les deux aient défendu ardemment cette proposition. **Cette tendance** dont je viens d'énumérer certaines caractéristiques peut être **qualifiée de réformiste, de social-démocrate.**

L'autre tendance, celle des socialistes, moins forte numériquement à l'intérieur du R.C.M. mais très présente dans les débats, soutient des positions claires quant à la nécessité de travailler à l'élaboration d'un programme socialiste qui conduira à des transformations radicales de la ville. Tout en appuyant des mesures à court terme, elle privilégie la formation politique des militants à travers des actions concrètes mais aussi par le biais d'un travail spécifique de formation. La prise du pouvoir sur la scène municipale dans les plus bref délais n'est pas un objectif prioritaire. C'est un objectif à long terme qui doit consacrer une mobilisation des citoyens formés et en accord avec un programme socialiste, pour une ville totalement transformée, une ville socialiste.

Les débats seront difficiles à l'intérieur du R.C.M. Ce qu'il faut souhaiter, c'est que dans la conjoncture actuelle qui est celle de Montréal, ville soumise au régime autoritaire de Drapeau et à l'emprise directe des capitaux américains sur son développement, les sociaux-démocrates du R.C.M. mesureront leurs responsabilités historiques et ne répéteront pas le jeu politique de leurs pères dans l'offensive fasciste qui fut celle des années '30, soit la collaboration de classe avec la bourgeoisie.

Ce qu'il faut aussi souhaiter, c'est que la tendance socialiste se maintienne avec force, continue son travail au sein du R.C.M. et se place avec de plus en plus de détermination sur des positions de classe révolutionnaires. Les conditions objectives pour le faire se multiplient et le grand coup de fouet donné au peuple québécois et montréalais dans toute cette affaire des Jeux Olympiques ne peut qu'ajouter un caractère

favorable à la prise de conscience et à la mobilisation.

"Il ressort que c'est une tendance générale des pays capitalistes avancés que de faire de la social-démocratie le soutien le plus efficace du régime capitaliste; un soutien beaucoup plus solide que celui fourni au capitalisme ancienne manière par les couches pré-capitalistes des campagnes ou par les classes moyennes traditionnelles. Aujourd'hui, le soutien social-démocrate a sa source au coeur même de la production moderne, il vient d'une couche ouvrière qui participe à la production. C'est pourquoi la social-démocratie finit par être l'antithèse du socialisme, et les forces socialistes ne peuvent tarder à prendre conscience de cette réalité, et ne peuvent sacrifier à l'unité du mouvement ouvrier les raisons mêmes de leur existence comme socialistes, leur conscience de classe et leur volonté révolutionnaire. Si, au temps du vieux réformisme, on pouvait encore parler d'unité, en arguant qu'entre aile révolutionnaire et aile réformiste n'existait qu'une différence dans le choix des moyens en vue du but commun, le socialisme, aujourd'hui, face à la transformation de la société et à l'évolution de la social-démocratie, se doit d'avoir le courage de constater que l'opposition entre les buts poursuivis est radicale." (5)

Céline Saint-Pierre

5- Lelio Basso, «Que devient la social-démocratie dans la société néo-capitaliste?», article paru in **Revue internationale du socialisme**, janv.-fév. 1965, pp. 42-52.

Papier sur papier

Toc! Tac! Tac! Voici des mots et un papier sur une ou deux expositions dont la première montre comment faire tache d'encre sur / dans le papier et l'autre de quoi est faite la lumière dans / sur les matières plastiques. Chacune à sa manière est l'objet d'un glissement opposé des disciplines graphiques et sculpturales. L'une allant vers la spécificité et l'usage de ses matériaux, l'autre partant en quelque sorte à la recherche de son "essence".

La première fort intéressante, chez Média (970 est, rue Rachel) s'intitule SUR PAPIER et la seconde, LUMINESCENCE, au Centre Saidye Bronfman (6170, Côte-Ste-Catherine). Toutes deux sont des manifestations de jeunes producteurs, étudiants en arts plastiques à l'UQAM.

Depuis la dernière chronique de L.-M. Vacher sur l'exposition **QUEBEC '75**, que s'est-il passé de nouveau? Rien. Mais il s'est quand même passé quelque chose. Récemment, chez Média, neuf artistes tout neufs (dont sept femmes) attestaient sur papier qu'une des "tendances dynamiques" épinglées par **Québec '75** sur fond Post-Minimal avait déjà ses racines dans les moules d'arts plastiques de nos universités. Cette expo laisse entrevoir, par cristallisation des plus récentes tendances formelles, l'aspect dominant de la situation actuelle.

Inutile donc d'aller chercher son origine du seul côté des expositions étrangères (comme **Jeune peinture**

en France ou **Fondamental painting**) ou montréalaises (comme **Processus '75** ou **Périphéries**). Autant constater ce qui s'expose à l'Université Laval ou ce qui se fait ou s'enseigne à Montréal, Concordia, UQAM. Lié à une réorientation de l'éducation artistique, cet état de fait est celui d'un déplacement opéré depuis quelques années déjà à partir des réductions modernistes qui, du Minimal au Conceptuel et tout récemment encore jusqu'à l'Abstraction illusionniste, changent de nom avec l'arrivée de nouveaux purs-sang ou de marque avec les fluctuations critiques des écuries. Dans ce va et vient, un changement d'attitude face à l'art s'est produit qui, dit-on, conduit l'artiste à repenser les disciplines qu'il pratique par une investigation systématique de ses techniques, matériaux et procédés. Que tout cela puisse se prêter à des interprétations divergentes et plus ou moins positivistes c'est bien ce que nous laisse voir les "exhibitions" actuelles.

En fait, rares sont les artistes qui repensèrent leur pratique en profondeur et la plupart optèrent pour de simples réaménagements formels ou corrections de marché. L'une des variantes de ce menu ménage consiste à répertorier les éléments fondamentaux des disciplines et c'est ce à quoi, bien que timidement encore, nous donne droit cette expo chez Média.

D'entrée de jeu, la mise en scène générale attire l'attention du spectateur sur le papier et c'est sur ce support agraffé aux murs blancs de la galerie qu'il assiste à une séance de dissection des moyens et procédés graphiques. Cette opération à corps ouvert - elle en vaut bien d'autres et des plus célèbres - nous apprendra, par l'entremise de documents visuels, moins de choses sur ce support que sur ce qui entretient des rapports avec lui; c'est-à-dire tous ces outils, matériaux et procédés d'inscription qui le martèlent, l'imbibent, l'entaillent, le marquent, le pressent, le triturent et le révèlent par leurs pellicules, dépôts ou couches de gestes.

Crayons-ciseaux-effaces, encres-charbon-acrylique, empreintes-frottages-grattages, etc, etc, etc, toute cette panoplie, cette circulation de marchandises et ce travail fait spectacle. Mais il fait également illusion sur les fins de cette activité. Renvoyant en apparence à un travail de transformation graphique, c'est tantôt avec son dispositif de représentation qu'il fait commerce et tantôt avec ses matériaux. C'est sur eux seuls qu'on sollicite notre branchement et, comme il faut bien, à

défaut d'objets référentiels, quelques appâts, leurres, lapsus, marques, grains, plis ou failles pour que ça marche, pour que ça capte notre inattention, c'est sur des matériaux, procédures de transformation et modes de formalisation qu'on nous enlène et veut régler la production / consommation de jouissances "esthétiques". D'ailleurs, l'accélération de la productivité et la fuite en avant vers la consommation de biens inutiles, laissent-ils d'autres choix? Chose certaine, celui qu'on a adopté dans cette expo consiste à se laisser fasciner par cette machination.

Certes, dans l'ensemble et à première vue, on ne voit guère en quoi tous ces papiers portent les traces d'un retournement critique de la pratique artistique sur les supports, matériaux graphiques et éléments principaux du dessin ou de la gravure, mais il est encore plus difficile d'imaginer que cela puisse suffire pour repenser les conditions de production de ces objets d'art. On est loin de là. Sur fond de papier-monet (sic!), l'impression qui se dégage est davantage celle d'un effet de mode, noyant dans le confusionnisme des partis-pris adoptés, le peu de travail d'analyse qui s'y effectue. Or, malgré cette réserve sur l'indice ou la portée de cette inscription, je dois reconnaître qu'il y a ici le symptôme de quelque virage chez nos artistes vers des préoccupations matériologiques de plus en plus exclusives et, plus particulièrement encore, sur la prépondérance accordée aux seuls moyens de production-reproduction de la gravure et du dessin. Tel est en tous cas ce que cette mise en montre sur papier nous signale.

C'est cette réduction qui fait qu'on se contente d'étaler ici les étapes de fabrication d'une image au détriment de ses différents niveaux de signification. On n'analyse pas les effets de cette scription, on se refuse à penser le déplacement par lequel ce n'est plus l'image finie qui compte mais ses seules étapes d'écriture, ses états successifs de constitution. Bref, on ne déconstruit pas, on démontre tout au plus un mécanisme de griffonnage, on ne déchiffre pas, on donne à consommer l'image d'un procès de production qu'on n'a pas fait mais réifié. Suprême développement de notre société que de nous amener à consommer le savoir faire, le comment on s'y est pris! Tout ici nous fait penser à la réussite phénoménale de **Jaws**. D'abord un roman bestseller, puis un film à gros sous et, enfin, lui aussi très gros vendeur, le récit anecdotique et technique de sa

réalisation. La logique qui conduit ainsi des procédures didactiques à la démultiplication et la reproduction infinie des imageries consommatives (mass-media), c'est celle même de la reproduction idéologique et de son mécanisme de réduction / occultation du procès social à ses seules images ou signes consommables. Rien ne vient dans cette expo de papier redoubler les signifiants graphiques, leurs systèmes et procédures. Aucun retour n'est effectué sur les autres textes qui ont partie liée à ces processus techniques, aucune prise en charge du social n'est même risquée. C'est d'ailleurs ce que confirme H. Storm lorsqu'elle écrit: "Comme la possibilité d'interaction entre les autres et nous reste une utopie j'aime à moins sentir mon travail comme une partie de mon procès de vivre à moi. (...)Chaque dessin est donc comme une petite action d'indépendance vis-à-vis des valeurs matérialistes qui sont nous imposes». SIC! La démission est rapide lorsqu'il s'agit de faire le passage entre pratique artistique et pratique sociale. Il n'y a rien de plus facile que de faire l'économie des luttes dans la production / consommation de signes qui ne renvoient plus qu'à eux-mêmes.

Voici donc une exposition qui pour traiter exclusivement du papier et des moyens d'inscription occulte toute référence à l'histoire de l'art et oblitère même, par exemple, toute allusion aux grèves et luttes qui traversent depuis un très long moment le secteur des pâtes et papiers. Je sais bien qu'un tel déchiffrement n'est pas aisé, mais si j'en parle, c'est justement parce qu'il est possible de l'entrevoir à partir des décodages que Colette Laliberté et Suzanne Valotaire effectuent, par exemple, en faisant passer un référent (vêtement) par différents systèmes formels. Qu'on étale ainsi, de droite à gauche, les phases d'exécution (allant du carnet d'esquisse jusqu'à la gravure achevée en passant par le procédé de surimpression de la couleur) ou qu'on dispose dans le même sens renversé (typique de la gravure, mais aussi semblable à celui de la photographie) les divers modes d'inscription / transcription d'un arrangement de vêtements, il demeure que sous ces apparences didactiques, on reste fasciné-non pas par la référence ou l'objet représenté (en l'occurrence un coq et des vêtements) mais par ses représentants graphiques. Dans le meilleur des cas, on se contente tout au plus de décrire le mouvement décomposé d'un processus de reproduction graphique (eau-forte) ou celui de la transcription de référents sur les modes d'inscription: a) de la

photographie, b) du dessin illusionniste, c) du motif bidimensionnel, d) du dessin-contour et e) de l'aplat coloré. Du début à la fin de la série, on illustre la transformation du référent tissu-robe en celui de papier-patron de couture, mais à aucun moment on ne l'indexe réellement. On se satisfait du glissement d'un mode de représentation à un autre et c'est ce mouvement décomposé de transcodage qui seul est l'objet de cette production. A aucun moment, dans cette mise en page didactique, caractéristique de cette exposition, on ne nous permet de voir en quoi ces systèmes formels ont partie liée à l'histoire de l'inscription graphique et, par extension, sociale. Et pourtant, comme dit Marc Le Bot, (Valerio Adami, Ed. Galilée, Paris 1975, p. 75) «ceux-ci sont pour l'artiste une réalité concrète, matériellement instituée, par quoi les échanges artistiques deviennent des faits sociaux. Ils sont ce par quoi l'art est art et non rêve ou fantasme». Jamais ces dissections ne renvoient, par exemple, aux nombreuses planches ou scènes d'anatomie qui parsèment l'histoire de l'art et jamais on ne montre non plus l'envers de ce décor graphique ni les dessous de ces robes. Ce qu'on oublie ou occulte ainsi derrière le mode de représentation c'est sa limite, à savoir l'exploitation qui a cours, là encore, dans l'industrie du vêtement et qui reste ici résolument interdite à la vue; c'est-à-dire comme étant le négatif même de cette procédure photo-graphique. Ce sont ces conditions de production réelles que l'art continue encore et toujours de voiler par ses écrans de papier et ses impressions / expressions d'artistes.

On est loin du retournement critique escompté, mais si je continue à accorder autant d'attention à cette exposition c'est qu'elle signale non seulement un glissement, mais aussi parce qu'il y a là malgré tout une tentative visant à rendre compte des moyens et procédés graphiques. Qu'elle soit d'ailleurs prise au jeu narcissique du papier-miroir et de la régression au stade anal comme chez Jean-Yves Vigneault ou qu'elle se solde par le fantasme du matériau chez Chantal Dubé ou encore dans le formalisme des réseaux de lignes et des grilles-portées musicales chez Marie Faucher, il n'en demeure pas moins que s'amorce ici un déplacement réel de l'attention sur les conditions spécifiques d'inscription / impression. Et, même si cette amorce ne déconstruit ni l'art ni la réalité sociale — elle en fait même au contraire l'économie complète des luttes — il s'y trouve néanmoins une attitude didactique et une attention

portée aux médiums graphiques qui à travers les superpositions quasi infinies de traces, cherchent à connaître en quelque niveau de ce processus d'inscription une part de son fonctionnement. De là à entrevoir une pratique de déconstruction et de critique, il n'y a qu'un pas, mais il n'est pas franchi.

Sur la lancée d'une pareille entreprise, on ne va évidemment pas très loin. Véronique Vézina évite en quelque sorte cette démarche en la réduisant à des allusions aux cartes des couleurs ou à des planches connotant un jeu d'hiéroglyphes pouvant également renvoyer à des motifs emblématiques. En fait, elle substitue littéralement à ce travail un glissement dans le mouvement duquel la feuille de papier redevient tablette de bois peint au moment même où les papiers deviennent les documents de gestes passés. Que dire dès lors de ce déplacement de problématique dans l'art et auquel je faisais référence plus haut si ce n'est qu'il est ici réduit au jeu de la substitution et qu'il n'est aucunement pensé en terme de déconstruction / construction mais comme simple relai verbal. Et si ce fonctionnement n'est même pas montré, comment croire, comme elle le demande, qu'ici, «il y a tout ce qu'on ne dit pas»? Certes, comme tout spectateur / producteur de lectures je n'ai pas la prétention de dire le tout de la démarche de ces exposants, mais ce «tout ce qu'on ne dit pas» et qu'on répète cinq fois sur l'affiche de cette exposition est-il même là? Ce n'est certainement pas ce qu'on nous y donne à voir.

Dans l'ensemble, ce qu'on y présente aurait plutôt à voir avec la méconnaissance qu'a pu engendrer la formule McLuhanienne: «The medium is the message». Et, puisqu'il faut en parler, le contenu des oeuvres exposées chez Média, c'est bien celui de sa réduction aux médiums employés. Quand les artistes nous demandent de les croire sur papier, vous pouvez être sûrs que le message s'arrête là. Des informations sur le papier proprement dit et ses qualités, on en fournit bien peu, mais dans le rapport de ce support aux inscriptions qui leaturent, on voit bien que ce qui compte ici ce n'est pas le papier et que le support réel des démarches exhibées c'est cette idéologie du médium (non pas conçu comme source de formalisation, mais comme étant justement le message). Bref, comme l'écrit un des exposés, on ne sort pas ici de «l'hypnose des matériaux», on y ajoute même celle des médiums.

Certes, ces préoccupations relatives aux divers

modes d'inscription sont également reliées à d'autres concernant l'élaboration d'un langage non-verbal et d'une écriture. Bien que cet aspect des recherches ne soit pas ici le plus visible, il fait cependant à tel point l'objet de presque tous les textes accompagnant l'exposition qu'il importe de s'y arrêter. Il n'y a pas toujours là un simple effet de discours. C'est en ce sens que Suzanne Pasquin cherche à produire, par exemple, à travers un étagement de gestes répétitifs et par variations qualitatives des matériaux employés, une écriture dont la mise en page des signes et la mise en scène de l'espace serait l'effet d'un conditionnement rythmique. Gestualité par laquelle on entend générer des signes mais aussi procédure de saisie ou de capture de ce qu'on continue à appeler l'émotion. Qu'un tel enregistrement de la motion psychique soit obtenu par le rythme des gestes de scription ou, comme c'est le cas chez Marie Faucher, par accumulation de lignes désordonnées et superposition de grilles-trames, c'est encore la répétition en série qui est retenue comme principal moyen de reproduction des secousses pulsionnelles.

Là encore, et comme chez Gilles Gladu, ce qui compte c'est moins le produit fini que ce qui se passe sur le papier, ce qui s'y trouve ou dissimule pour enfin rester pris dans les rets, trames et réserves de son propre piège. Ce qui importe, c'est un processus de transformation des matériaux en systèmes. Et contre toute identification ou référence à autre chose, c'est à ce système formel et à son dispositif technique que cette distanciation conduit. Que cela suffise à ramener le questionnement artistique à une idéologie du savoir faire et de la maîtrise technique, il n'y a aucun doute. L'évitement des questions relatives à la finalité artistique est tel que cette petite répulsion entraîne la fuite en avant vers la seule monstration des mécanismes de production graphique.

Découlant de cet aveuglement, ce qu'on nous demande désormais de consommer c'est un processus de fabrication subitement révélé et déclaré comme étant et ayant toujours été l'objet même de l'art et le but unique de toute pratique artistique. Bref, avec ce "tout ce qu'on ne dit pas" il y a justement tout ce qu'on évacue et qu'on tente de nous faire croire comme allant de soi. Dans tout cela, il n'y a rien d'autre qui vient avec et il n'y a même pas de transformation productive opérée sur le savoir artistique (Histoire de l'art et ses pratiques signifiantes). Quant à se demander si on apporte ainsi

quelque chose à la connaissance de notre univers quotidien, on peut toujours repasser. Que dire aussi des intentions contenues dans certains textes écrits accompagnant l'expo et manifestant le désir d'articuler l'art et la vie de tous les jours, si ce n'est que rien de tout cela n'est accompli ou même tenté ici. Au contraire, au lieu de renouer avec le monde réel et effectuer ainsi un véritable changement d'attitude, on se contente de réaménager sa pratique en renouvelant ses moyens. Il y a décidément dans cette expo si peu d'efforts pour rejoindre la réalité matérielle qu'on a peine à espérer qu'un jour on abandonnera enfin ce que Borduas appelait «la seule bourgade plastique, place fortifiée mais trop facile d'évitement».

Si Duchamp demandait, il y a soixante ans, de croire l'artiste sur parole, quelle position pouvons-nous prendre aujourd'hui quand on nous demande de les croire sur papier? Quelle attitude peut-on également adopter devant une exposition comme LUMINESCENCE où une douzaine de sculpteurs du groupe Lumen-Québec se penche, là aussi, à l'exclusion de tout autre, "sur un aspect spécifique de l'art: faire vivre l'espace"?

Voici donc une exposition de matières plastiques où à travers les problèmes posés par les propriétés de réfraction, transparence, diffusion et coulées, on annule complètement le travail effectué et sa portée réelle quand on en vient à le réduire aux belles formes et aux techniques de capture de la lumière et lorsqu'on le présente sous l'égide d'une quête de l'essence lumineuse de la sculpture. Ce qui est obliéré dans cette neutralisation esthétique et idéaliste c'est la contribution même de ce travail à la conception et l'invention d'un nouvel espace habitable. Il suffit d'observer, entre autres, «Mur ouvert et fermé» d'Yves Trudeau pour comprendre l'intérêt de l'entreprise, mais comment ne pas voir en même temps que tout ce qu'il y a de positif dans cette exposition est entièrement récupéré dans l'esthétisme des beaux objets et le modernisme des délicates matières polies et plastifiées. Comment ne pas être frappé par la similitude existant entre, d'une part, ces objets et leur mode de présentation et, d'autre part, l'engouement des jeunes riches pour des intérieurs «modernes» et un ameublement de chrome et de résines mousseuses ou translucides. Il y a là une nouvelle noblesse des matériaux entièrement copiée, bien entendu, sur les plus anciens marbres ou verres taillés. Entre l'espace muséal et celui-là, quelle différence?



Cette expo, à la plastique bien moulée et à la métaphysique bien léchée, laisse un arrière goût de clinquant et de guindé qui, à tout prix, des objets au catalogue en passant par le titre et la présentation, s'efforce d'occulter et de réduire, au profit d'une classe sociale (qui, elle, peut s'offrir ce luxe) des problèmes concrets et des préoccupations vitales, magnifiquement changés en vagues jongleries sur la lumière - et dont on sait qu'elle est d'essence divine.

Bref, il y a ici, entre acheteurs et sculpteurs, une collaboration qui n'a rien de subversive. Entre ces objets bien lisses et ceux que je peux admirer dans les salles de montre de Boiteau lumineuses, il n'y a qu'une différence de bon goût. Pourtant, c'est le même "package deal"! il suffit de lire les petites proses humanistes de l'introduction pour comprendre ce que je veux dire:

Onze artistes, onze amis ayant en commun **le goût du bel objet** mais surtout **le goût de la lumière**. Inventifs mais préférant aux **vains discours** qui tiennent souvent lieu d'expression plastique la **matière** rebelle qu'il faut **soumettre** pour qu'elle porte le rêve qui les habite. **Des individualistes** mûrissantes ou affirmées **qui s'acceptent mutuellement** malgré des cheminements divers. **Lumen est né** de cela sans théorie, sans manifeste, sans subvention, **nous sommes**. C. Picard

C'est moi qui souligne.
Cling!

Marcel Saint-Pierre

Le Département d'Arts plastiques et visuels du Centre Saidye Bronfman, outre **sa politique d'échange** entre les provinces canadiennes, désire **élargir** ses horizons au Québec.

Je suis extrêmement favorable aux **rapprochements par l'art** qui est (entre autre), un langage sensible de communication **entre des être isolés** les uns des autres soit **par la langue**, soit **par le milieu social** soit **par les idéologies** politiques.

Je me réjouis que de tels liens se soient noués à l'occasion de Luminescence et souhaite qu'ils se renforcent dans un long et fructueux **dialogue** entre tous ceux **intéressés** par la culture et les arts.
I. Gliserman, Q.C.

informations

Refuge: pour les femmes battues

Le Centre de la Femme nouvelle vient d'ouvrir ce nouveau programme, **Refuge**, pour venir en aide aux femmes battues. Aide collective et à long terme, puisque les recherches sociologiques des responsables pourront fournir un tableau plus réaliste de ce problème: elles comptent y accumuler des statistiques et tenter éventuellement une analyse des raisons de cette soumission de plusieurs femmes à la violence des hommes. Aide individuelle et immédiate aussi puisque les femmes qui s'y réfèrent pourront trouver les supports juridiques et affectifs dont elles ont besoin pour se défendre.

A ce stade-ci de la lutte

des femmes où l'on a l'impression que tout ne fait toujours que commencer tellement les lois régissant les rapports entre les femmes et les hommes et celles régissant le travail sont discriminatoires, un tel programme ouvre une autre brèche vers l'éclatement des rapports de domination sexuelle. Et justement, **Refuge déjà débordé par l'ampleur des demandes a besoin de bénévoles**. Si, comme nous l'expliquions dans une récente chronique (**Histoires d'O...**, no. 14, février 1976), il est important que les fantasmes et les désirs de soumission des femmes se disent et s'écrivent pour en arriver à **démonter** l'idéologie phallique qui tisse l'inconscient de chacune et de chacun, il n'en demeure pas moins essentiel, parallèlement, d'effectuer un travail plus actuel et concret

y'est temps! ♀

sur les manifestations de cette idéologie: sur toutes les formes de viol subies par les femmes de même que sur les supports juridiques qui les permettent, en l'occurrence, l'absence de lois précises et de recours légaux qui protégeraient les femmes violentées. **Refuge** a été mis sur pied pour que cessent tous les silences sur cette question.

Refuge se trouve au Centre de la Femme nouvelle: 3465 Côte-des-Neiges, No. 71. tél.: 931-3807.

M.G.

La Bande dessinée

La revue **Communications** consacre son dernier numéro à la bande dessinée et son discours. Diverses approches se côtoient: sémiotique, narratologie, psychanalyse, sociologie marxiste. On y trouve, entre autres, un article sur le **Mythe de Superman** (par Umberto Eco) et une analyse plus générale du héros de la BD. Fresnault-Deruelle trace l'évolution du comic-strip à la planche et ses répercussions sur l'esthétique de la BD. Plusieurs articles s'attachent à des aspects plus spécifiques: graphisme,

vignette, idéographie. Un précieux outil de travail, qui vient compléter l'étude antérieure de Fresnault-Deruelle, **La bande dessinée, essai d'analyse sémiotique** (Ed. Hachette, 1972).

J.L.

Renée Balibar et Dominique Laporte, Le français national, Hachette, 1974.

Dans la présentation de cet ouvrage, Pierre Mâcherey et Etienne Balibar résument ainsi le travail des auteurs: «Ils ont tenté une première analyse du processus dans lequel s'est constituée pour la première fois dans notre histoire une **langue nationale**, identifiée dès lors au «français» tout court, sous l'effet direct des luttes de classes de la Révolution française, et en particulier de sa période jacobine» (p. 9). La pratique aristocratique-bourgeoise du français à la fin de l'Ancien Régime, les causes économiques et juridiques de l'uniformisation linguistique en France, la politique bourgeoise de la langue nationale et l'importance de l'appareil scolaire pour la diffusion du «français» dans

une France où la grande majorité des citoyens parlent un dialecte, voilà les sujets de cette étude. Les auteurs ne prétendent nullement épuiser la question. Ils souhaitent, tout au plus, déblayer le terrain et «susciter d'autres études, plus précises et plus complètes.» (p. 9).

A.M.

Masculin et féminin

Lise Dunnigan, **Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires au Québec**, Conseil du statut de la femme du Québec, septembre 75, 188 pages, \$2.50.

Sur un échantillon de 225 manuels au niveau élémentaire et secondaire, l'analyse donne des statistiques intéressantes sur les rôles sociaux (nombre et importance des personnages, références sociales (état civil, famille), occupations, contexte immédiat (cadre physique des personnages), rôles parentaux, tâches, loisirs, comportements socio-émotifs) liés au sexe de l'individu. En tout une codification de 24,312 personnages féminins, 68% de personnages masculins.

«En plus de constituer une minorité, les personnages féminins sont articulés selon un stéréotype qui les définit essentiellement dans un cadre domestique et maternel. Quant aux personnages masculins, du moins les hommes, ils sont identifiés avant tout par l'emploi qu'ils occupent, et leur rôle familial est très secondaire par rapport aux activités et contacts sociaux qu'ils ont à l'extérieur.»

Malheureusement ce document n'est que de l'ordre du constat. Il ne fait jamais le lien entre les stéréotypes masculins et féminins et la structure capitaliste où ils trouvent pourtant une explication objective. «Les recommandations pour des manuels non sexistes» se résument à réclamer pour la femme une place égale à l'homme dont les valeurs et le rôle social ne compromettent pas l'idéologie et le système en place.

R.J.

Pékin et la Ligue Communiste canadienne (m.-l)

Pékin information, no 4, du 26 janvier 1976, reproduit le message de condoléance de la Ligue communiste canadienne

(m.l.) au sujet de la mort du camarade Chou En-laï, ce qui constitue, en quelque sorte et d'une certaine façon une consécration pour la **Ligue**.

Les coopératives ouvrières de production



La C.E.Q. publiait en 1975 **Les coopératives ouvrières de production et la lutte des travailleurs**, recherche menée sous la direction du Centre coopératif de recherche en politique sociale. Cette recherche, bien documentée et menée dans une perspective marxiste, se divise en deux parties : la première porte sur les coopératives de production au Québec tandis que la seconde étudie

celles-ci en France, en Yougoslavie et au Chili. Une bonne bibliographie complète l'ouvrage.

La lecture de ce document de 188 pages sera utile à tous les socialistes qui s'interrogent sur la position à prendre face aux coopératives, particulièrement dans le secteur de la production.

J.M. P.

Pliouchtch

L'appui de Soljénitsyne aux régimes fascistes, dont celui du Chili, entache tout ce qu'il peut dire sur l'U.R.S.S. il n'en est pas de même pour Léonid Pliouchtch dont on peut lire un interview dans **Le Monde** du 4 février. Pliouchtch, marxiste et disciple du printemps de Prague, défend un socialisme qui intégrerait les libertés «bourgeoises» comme, par exemple, les libertés d'expression et d'organisation. Durant une période révolutionnaire, il est normal que ces libertés soient subordonnées à la conquête du pouvoir d'Etat. Mais, plus de 50 ans après la Révolution de '17, en quoi la reconnaissance réelle de ces libertés devrait-elle remettre en question le socialisme?

J.M. P.

Pluriel

Pluriel est une revue qui publie des recherches sur la question nationale. J'ai feuilleté les numéros 1 et 2 de cette revue. En plus de documents, de recherches et de compte-rendus de lectures, on y trouve des textes marxistes peu disponibles sur la question nationale comme, par exemple, dans le no 1, des extraits du célèbre texte d'Otto Bauer, **La question des nationalités et la social-démocratie** et, dans le no 2, une traduction d'un article de Clara Zetkin intitulé «Notre patriotisme». Pour toute correspondance, écrire à: **Pluriel**, CEDRASEMI, 6 rue de Tournou, 75006, Paris.

J. M. P.

La femme et l'action politique

La conférence sur «les femmes et l'action politique» a eu lieu tel que nous l'annonçons dans *Chroniques*, numéro 14, les 4, 5 et 6 février à l'Université McGill. Cette conférence organisée par le «Women's Collective Press» (journal rattaché à l'association des étudiants de McGill et

produit entièrement par des femmes de McGill; d'ailleurs pour informations, téléphoner à 392-8992) réunissait entre autres, Francine Lalonde, présidente de la FNEQ, Vera Jackson, travailleuse communautaire dans la communauté noire de Côte-des-Neiges, Helen Wavroch, présidente du syndicat des infirmières (United Nurses) ainsi que Marlene Dixon, ex-professeur à McGill, Margaret Benston, professeur à Simon Fraser University et Liliane Mason, chilienne, membre du MIR. Les positions présentées par les membres du panel et les discussions qui s'ensuivirent avec les femmes présentes dans la salle, permettent de rendre compte de l'actuelle diversité de celles-ci sur la façon d'envisager la libération de la femme et les moyens à prendre pour y arriver. Pour certaines, c'est le combat principal, pour d'autres c'est un combat secondaire qui doit se faire en même temps que la lutte de la libération de la classe ouvrière ou encore qui pourra se faire dans une deuxième étape lorsque la classe ouvrière sera au pouvoir. D'autres enfin adoptent des positions réformistes visant la lutte à court terme pour une amélioration des conditions actuelles dans lesquelles se trouve la majorité des femmes.

Je retiens un extrait de l'intervention de Liliane Mason, chilienne: «Depuis ses premières luttes à la fin du siècle passé aux côtés des ouvriers qui s'organisaient ou, au début de ce siècle, participant aux combats héroïques des travailleurs du salpêtre dans le désert du Nord, la femme chilienne a compris que le poids de l'oppression qu'elle avait toujours supporté, de la condition d'esclave à celle de servante et à celle d'ouvrière, était né avec le développement de la société de classe et sa conséquence logique, l'exploitation. De là, elle eut la certitude que la vraie libération de la femme se ferait seulement avec la libération des peuples opprimés. La première ne peut ni ne pourra jamais être séparée de la seconde.»

C. ST-P.

Syndicalisme à l'UQAM

Vient de paraître : **Syndicalisme et pouvoir à l'Université**, un dossier préparé par le syndicat des professeurs de l'UQAM. (SPUQ-CSN). Dans la présentation, nous retrouvons les objectifs poursuivis: «Préparé initialement dans le cadre des moyens d'action contre la réforme Després, (ce

dossier) représente un bilan du syndicalisme universitaire, à travers l'histoire du SPUQ de 1971 à 1975, et un effort de réflexion sur le sens que nous entendons donner, comme professeurs syndiqués, à notre action à l'intérieur de l'Université».

Les quatre chapitres se répartissent ainsi: I- Les premières années du SPUQ (1969-1974) par Louis Gill. II- La réforme Després, par Jean-Pierre Cheneval. III- Les griefs et les relations de travail à l'UQAM (1971-1975) par Dorval Brunelle. IV- La réforme budgétaire, par Jacques Bourgault.

Ce livre n'intéressera pas que les enseignants mais permettra à tous les travailleurs, syndiqués ou non, de voir concrètement comme le pouvoir de la classe bourgeoise se manifeste dans les appareils sociaux, notamment dans l'université.

C. ST-P.

Parler le corps

Le septième roman d'Hélène Cixous, **Souffles** (édition des femmes, 1975), à partir d'une lecture phantasmatique de la vie et de la mort de Jean Genet («son nom étincelait sur sa face, c'était **Jenais** évidem-

ment») appuie son essai **La jeune née** («10 / 18», no 984) où elle affirmait l'écriture féminine voleuse.

«Nous, nègres, femmes, volants, nous sommes du visible les enchanteurs, en plein jour nous lâchons la nuit, nous sommes les chanteurs de l'inaudible, les éclaireurs des sens. Nous, interdits de naissance, vos prédécesseurs, nous avons tout à dire sur l'enlèvement des corps. Il n'y a pas de pulsion qui ait été, depuis l'enfance, aussi souvent comprimée que la pulsion de vol et toutes ses composantes. Nos berceaux étaient déjà barricadés, pour nous empêcher, à l'époque où nous sucions nos pouces, de nous envoler. Aucune autre pulsion ne suscite autant et d'aussi forts désirs, désirs d'évasion, désirs inconscients qui agissent pendant le sommeil et la vielle, désirs d'interdiction. Est-ce un hasard si les matraques des flics sont d'un blanc mat? Gosse, pourtant, je la bouclai; j'avais dès mon aube reçu ma première leçon de silence, de l'homme des biens, mon père. Ce que j'éprouvai d'une splendeur ravissante fut appelé hideux.

J'appris que les blancs, parce qu'ils sont ternes veulent nous voiler, envieux de notre éclat. Ils ne veulent pas nous voir: s'ils nous voient, ils nous le font payer en nous coffrant. Nous, naïfs, nus, noires, à peine nés ils nous emmaillotent, ils nous dérobent à nos propres yeux, nous sommes séparés de nos peaux, les parties de nos corps nous sont défendues, on nous éloigne de nos propres trous; on nous déporte à cinq mille lieues de nos sexes. O après la longueur du chemin de retour! aussitôt commence, battant la chair encore ardente, l'affreux apprentissage des hontes. Je fus mauvais élève.» (p. 166-167).

PH. H.

Erratum

Dans la chronique «La loi du père» (Chroniques, numéro 14, Février 1976), à la page 69, il faut lire: Quel sera le masculin futur? demande Hélène Cixous dans **La jeune née** à la place de: Quel sera le féminin futur?

formule d'abonnement

Nom.....

Adresse.....

.....tél.:

A partir du numéro.....

Date.....Signature.....

**Abonnement d'un an (douze numéros)
individu, \$20.00; institution, \$25.00; abonnement de
soutien, \$40.00 et plus.**

Veuillez expédier votre chèque ou mandat à l'ordre de:
CHRONIQUES, case postale 747, succursale "N", Montréal,
Qué.

**Tous les numéros antérieurs sont disponibles. Ecrire à:
Chroniques, C.P. 747, Succ. N. Montréal.**

chroniques

Case Postale 747, Succ. N, Montréal.

Collectif de production: Thérèse Arbic, Madeleine Gagnon,
Philippe Haec, Réjean Jacques, Jocelyne Lefebvre, André Morf,
Jean-Marc Pottle, Céline Saint-Pierre, Marcel Saint-Pierre. Secré-
taire à la rédaction: Philippe Haec.

Courrier de la deuxième classe: Enregistrement no 3451. Dépôt
légal à la bibliothèque nationale du Québec. Couverture: Mario
Leclerc. Maquette intérieure: Roger Des Roches. Composition:
Agence de presse libre du Québec. Impression: Journal Offset.
Chroniques jouit d'une subvention du Conseil des Arts du Canada.

de
: cal.
e 2:
non
fort
cre-
épt
lano
ion
set
ada

Prix: \$2.00

Les enseignants se doivent donc de lier dans leur travail auprès des étudiants l'apprentissage du code linguistique à celui de la langue comme niveau de production de l'histoire de notre peuple. Leur rôle n'est pas d'imposer une norme coercitive mais de travailler la langue, celle qui se parle et s'écrit, à travers un travail politique, afin que la résistance passive des étudiants soit transformée en une résistance active où leurs paroles et leurs écritures pourront s'inscrire dans le travail révolutionnaire.